

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTÉ A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR

MARYSE LAFLEUR

LA MALLEABILITE D'UN SCHEMA DE GENRE

NOVEMBRE 1988

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Table des matières

Sommaire	v
Introduction	1
Chapitre premier - Rôles sexuels, schéma de genre et schémas de soi	4
Les rôles sexuels	5
Le schéma de genre	8
Les schémas de soi	12
Schéma de genre et/ou schémas de soi?	14
Malléabilité des schémas de soi	24
Malléabilité des schémas de genre	31
Hypothèse	35
Chapitre deuxième - Description de l'expérience	36
Sujets	37
Matériel	38
Procédure	39
Variable dépendante principale	42
Variables dépendantes secondaires	43
Chapitre troisième - Analyse des résultats	45
Variable dépendante principale	46
Variables dépendantes secondaires	51
Résumé	56

Chapitre quatrième - Discussion	58
Changements obtenus	59
Différence entre les genres	62
Méthode et mesure de changement	69
Réconcilier Bem et Markus	70
Ethique	72
Limites	73
Conclusion	74
Appendice A - Matériel d'expérimentation	76
Appendice B - Informations aux complices	90
Remerciement	98
Références	99

Sommaire

Selon Bem (1985), il semble que, pour modifier l'adhésion à un rôle sexuel, il convienne d'intervenir au niveau cognitif, par le biais du milieu social. C'est ce genre d'intervention qu'elle préconise pour prévenir l'apparition d'un schéma de genre chez les enfants ou, du moins, en diminuer les effets: leur soumettre des schémas alternatifs.

Selon Markus & Wurf (1987), les schémas de soi sont malléables dans certaines circonstances, au niveau de certaines des composantes qui les entourent, les sois possibles (Markus & Nurius, 1986).

Deutsch & Mackesy (1985) ont conçu une méthode qui a permis de vérifier que, par le simple moyen d'un échange verbal en dyade, il peut y avoir inter-influence des schémas de soi de chacun des partenaires. Le discours du partenaire, considéré comme un changement dans l'environnement, pourrait influencer les sois possibles et, en fournissant un schéma alternatif, pourrait influencer l'importance d'un schéma de genre.

Cette recherche avait pour but de vérifier si, théoriquement, le schéma de genre, tel que défini par Bem (1981, 1985), peut être considéré comme un schéma de soi (Markus, 1977) et être aussi malléable (Markus & Kunda, 1986). L'hypothèse de recherche visait à vérifier si le schéma de genre peut être influencé par un court échange verbal en dyade, chez des sujets adultes qui, selon leurs résultats au BSRI (Bem Sex Role Inventory, ou Inventaire des rôles sexuels de Bem), sont susceptibles d'être schématiques de genre. Les résultats de l'expérimentation ont confirmé l'hypothèse. Des suggestions sont faites pour expliquer les différences observées entre les réactions des schématiques de féminité et des schématiques de masculinité. Des propositions sont également faites pour tenter de concilier les théories de Bem et de Markus, lesquelles, selon Bem (1982), "ne partagent pas une définition conceptuelle commune de ce que signifie "être schématique" (p. 1192).

Introduction

Les stéréotypes sexuels, un peu à la manière des préjugés, ont souvent un effet déplorable sur l'individu et la société. Ils limitent le répertoire de comportements possibles des individus (Bem, 1975; Bem & Lenney, 1976; Bem, Martyna & Watson, 1976) et influencent la façon de percevoir l'environnement social (Andersen & Bem, 1981; Frable & Bem, 1985), limitant ainsi la qualité des interactions possibles. Or, les stéréotypes sexuels sont dus en partie aux définitions que donne la société de la féminité (l'expressivité) et de la masculinité (l'instrumentalité) (Bem, 1981, 1985) et continuent d'exister parce que certains individus s'y conforment, tant au niveau cognitif (Bem, 1981; Girvin, 1978) que comportemental (Bem, 1975; Bem & Lenney, 1976; Bem, Martyna & Watson, 1976). Une façon de diminuer l'effet limitatif de tels stéréotypes serait donc d'influencer "socialement" la façon de penser de ces individus, c'est-à-dire leur schéma de genre.

Cette recherche tente de réconcilier, au moins au niveau conceptuel, la théorie du schéma de genre (Bem, 1981, 1982, 1985) et la théorie des schémas de soi (Crane & Markus, 1982; Markus, 1977; Markus, Crane, Bernstein & Siladi, 1982) et d'envisager comment il est possible de modifier le schéma de genre. Considérer le schéma de genre comme un schéma de soi permet d'abord de confirmer sa malléabilité potentielle, malgré

une certaine stabilité inhérente aux schémas (Markus & Kunda, 1986), comme le propose Bem (1985) quand elle dit de l'adhésion à un rôle sexuel qu'elle est "apprise, donc ni inévitable, ni immuable (p.186). Une telle considération permet également de s'inspirer d'une méthodologie qui a réussi à vérifier l'influence des schémas de soi, au moyen d'un court échange verbal en dyade (Deutsch et Mackesy, 1985). L'hypothèse propose donc que, par un tel moyen, des sujets schématiques de genre (selon Bem) devraient réduire l'écart entre leurs scores de fémininité et de masculinité à différentes administrations du BSRI, comparativement aux sujets du groupe contrôle.

Chapitre premier

Rôles sexuels, schéma de genre et schémas de soi

Les rôles sexuels

Quand Sandra L. Bem a élaboré la théorie du schéma de genre en 1981, c'était pour faire le point sur l'aspect cognitif de ce qu'elle appelait jusque là les rôles sexuels. Une définition large des rôles sexuels correspondrait à la définition que Deaux & Wrightsman (1983) donnent de "l'identité de genre": la conscience d'être un homme ou une femme. Ce que Bem (1981) précise dans sa théorie, c'est que:

le phénomène d'identification à un sexe est dû, en partie, à un traitement schématique fondé sur le genre, à une tendance spontanée et généralisée à traiter l'information à partir d'associations liées au sexe, ce qui constitue le schéma de genre." (p.355).

Un tel processus d'identification sexuelle serait dû en grande partie à l'insistance que la société met à attribuer des rôles à chaque sexe. Très tôt les enfants apprennent quels comportements sont les plus souhaitables pour eux, selon qu'ils sont des garçons ou des filles. Et, presqu'aussitôt, ils s'efforcent de se conformer à ces attentes pour sauvegarder leur estime de soi (et la reconnaissance et l'amour ou l'estime de leurs parents et du milieu). C'est ainsi que la société est en grande partie responsable de cette identité de genre.

Comme les enfants sont également des agents actifs dans leur développement, tous n'adhèrent pas d'emblée à ces conceptions socio-culturelles de la féminité, caractérisée par l'expressivité, et de la masculinité, caractérisée par l'instrumentalité. Tous les enfants ne sont pas destinés à devenir typiquement masculins ou féminins, c'est-à-dire de type instrumental ou expressif, selon les caractéristiques culturellement reconnues à chacun des sexes ou, en d'autres mots, à développer une identité de genre.

Dès 1974, Bem avait conçu un instrument d'évaluation qui permettait d'identifier autant les individus qui adhèrent à un rôle sexuel que le groupe qui pouvait enfin leur servir de contraste: les androgynes. Cet instrument, le Bem Sex Role Inventory (BSRI) (ou Répertoire des Rôles Sexuels de Bem) est un instrument papier-crayon à l'aide duquel les sujets indiquent, sur une échelle à sept niveaux, jusqu'à quel point les caractéristiques qui y apparaissent peuvent les décrire. Il est constitué de soixante items dont vingt correspondent à la définition culturelle de la masculinité, vingt correspondent à la définition culturelle de la féminité, et les vingt autres sont des items neutres et sans signification quant aux définitions culturelles des rôles sexuels. Les résultats produits à ce test permettent d'attribuer à chaque sujet un score de féminité (ou expressivité) et un score de masculinité (ou instrumentalité). Tous les sujets dont le score de féminité est supérieur à la

médiane de leur groupe et dont le score de masculinité est inférieur à la médiane du même groupe sont considérés comme des individus féminins ou du genre expressif. Ceux qui présentent le modèle opposé sont considérés comme des individus masculins ou du genre instrumental. Parmi ces individus, il peut y avoir aussi bien des hommes que des femmes. Les hommes "masculins" et les femmes "féminines" sont appelés "**schématiques de genre**" alors que les hommes "féminins" et les femmes "masculines" sont appelés "**pseudo-schématiques**". Les sujets dont le score de fémininité et le score de masculinité sont tous les deux supérieurs à la médiane sont appelés **androgynes** et ceux dont les deux scores sont inférieurs à la médiane sont appelés **indifférenciés**. Bem appelle ces deux derniers groupes des **aschématiques de genre**.

Il est important ici de noter que les items du BSRI qui sont considérés comme "masculins" ou "féminins" avaient d'abord été soumis à une population de juges. Bem leur avait soumis une liste de deux cents traits de personnalité et leur avait demandé d'indiquer jusqu'à quel point ces traits étaient désirables pour les hommes et pour les femmes. Un trait était considéré comme masculin ou féminin seulement s'il était jugé significativement plus désirable pour un sexe que pour l'autre. Selon Bem (1985), cette procédure a été répétée avec quatre échantillons indépendants de juges et les résultats étaient constants. De plus, Walkup & Abbott (1978) ont repris la même procédure et

sont arrivés aux mêmes résultats. Bem en conclut que le BSRI véhicule bien les définitions culturelles de la féminité et de la masculinité et permet donc de distinguer les individus qui adhèrent à ces conceptions et qui sont susceptibles de traiter l'information en fonction d'un schéma de genre, de ceux qui n'y adhèrent pas et qui devraient donc être aschématiques de genre. Il est important de mentionner cette différence entre ce que mesure le BSRI et ce que la théorie propose. Car, comme le précise Bem (1985), le BSRI lui-même n'est pas une mesure du traitement schématique de genre mais un outil pour identifier les gens qui devraient s'engager dans un tel traitement si la théorie est juste.

Le schéma de genre

Ce que propose la théorie du schéma de genre, c'est que si certaines personnes adhèrent à la définition culturelle de leur sexe, tant dans leur description d'elles-mêmes que dans leur répertoire de comportements, c'est qu'au niveau cognitif, elles ont déjà une tendance spontanée à traiter l'information en fonction du genre. Cette propension à traiter l'information en fonction d'une dimension spécifique, en dépit d'autres dimensions tout aussi plausibles, révèle chez l'individu la présence d'un schéma spécifique.

C'est à Head (1920) que l'on doit la première application de la notion de schéma aux phénomènes psychologiques. Head définissait le schéma comme une sorte d'étaillon continu qui permettait d'intégrer l'expérience actuelle aux expériences passées et rendait l'individu capable de catégoriser et d'interpréter les objets et les événements de l'environnement. Bartlett (1932) a cependant été le premier à utiliser le concept de "schéma" en référence aux processus cognitifs. Il considérait le schéma comme une représentation organisée de l'expérience et des comportements passés qui guide l'individu dans la construction de ses nouvelles expériences. On peut donc définir le schéma comme une structure cognitive qui guide et organise le traitement de l'information, un réseau d'associations qui régit la perception. Selon Deaux & Wrightsman (1983), on peut considérer un schéma comme une configuration organisée de connaissances qui vient de nos expériences passées et que nous utilisons pour interpréter toute nouvelle expérience. Le schéma sert de point de référence pour évaluer l'expérience en cours. Il influence ce dont nous nous rappelons et ce que nous oublions dans une expérience et ce que nous en ferons ultérieurement.

Un schéma a deux fonctions principales: il réduit la quantité d'informations disponibles en groupes de données plus facilement traitables et il permet de suppléer au manque d'information et de faire des inférences. Comme le mentionne Bem (1981, 1985) un schéma fonctionne à la façon d'une structure

d'anticipation qui classe et assimile l'information en termes qui lui sont pertinents. Le traitement schématique de l'information est donc hautement sélectif et permet de structurer l'éventail des stimuli qui nous assaillent et de leur donner une signification. Il a comme effet de catégoriser l'information selon une dimension particulière spécifique, malgré la disponibilité d'autres dimensions objectivement tout aussi valables.

Bem (1981, 1985) explique la formation du schéma de genre par le fait que l'enfant apprend à coder et à organiser l'information en fonction du genre. De plus en plus, il va catégoriser les personnes, les attributs personnels et les comportements en classes masculine ou féminine. Ayant pris l'habitude de traiter l'information en fonction d'associations liées au sexe, il finit par assimiler son concept de soi aux définitions culturelles de son sexe et devient ainsi stéréotypé, tant dans son répertoire de comportements que dans ses différents rôles sociaux. C'est ainsi que l'adhésion à la définition culturelle de son sexe prend l'allure d'une prescription, d'un modèle à suivre, pour sauvegarder l'estime de soi. Les modèles culturels agissent alors comme des prophéties auto-réalisantes et les différences entre les sexes continuent d'être perçues comme naturelles. C'est parce que le schéma de genre est en continuelle évolution que la théorie qui l'explique en est une de processus plutôt que de contenu. En effet, le point central de la théorie n'est pas le fait que les schématiques de genre

se définissent comme masculins ou féminins, mais bien le fait qu'ils et elles conçoivent le monde en deux catégories exclusives: une catégorie féminine et une catégorie masculine. Si les schématiques de genre se définissent comme masculins et féminins, ce n'est pas surtout parce qu'ils se reconnaissent des différences individuelles, mais bien parce qu'il est important que leurs attributs personnels soient conformes à ceux jugés pertinents pour leur sexe. Ce qui les caractérise, c'est donc leur propension à évaluer les êtres humains en fonction de la dimension de genre plutôt que de toute autre dimension disponible et possible.

Etre un homme ou une femme, et surtout correspondre aux conceptions culturelles de la féminité et de la masculinité, est quelque chose de très important pour les schématiques de genre. Et pourtant, il existe bien d'autres dimensions pour caractériser le concept de soi. A ce titre, le genre n'est, en soi, qu'une caractéristique de l'être humain. Si je suis une femme, je suis aussi parent, citoyenne, étudiante ou travailleuse, manœuvre ou professionnelle, sportive et/ou intellectuelle, etc. Le concept de soi n'est pas limité à l'image de soi dans un seul domaine. Il est plutôt la synthèse des images de soi dans différents domaines. Ce qui veut dire que le schéma de genre n'est, ou ne devrait être, qu'une partie du concept de soi. C'est l'avis de Bem et aussi ce que prétendent Markus, Crane, Bernstein & Siladi (1982) en le présentant comme l'un

des schémas de soi, entendu que c'est l'ensemble des schémas de soi qui constitue le concept de soi.

Les schémas de soi

C'est à Markus (1977) que l'on doit la notion des schémas de soi. C'est un concept que l'on peut considérer comme une opérationnalisation du concept de soi. A travers les nombreuses recherches menées par Markus et ses collaborateurs (Crane & Markus, 1982; Markus, 1977; Markus, Crane, Bernstein & Siladi, 1982; Markus & Kunda, 1986; Markus & Nurius, 1986; Markus & Smith, 1981; Markus, Smith & Moreland, 1985; Markus & Wurf, 1987; Markus & Zajonc, 1985;), cette nouvelle définition du concept de soi s'avère extrêmement utile parce que mesurable. Les schémas de soi sont, comme tout schéma, des généralisations cognitives qui viennent de nos expériences passées, qui guident et organisent le traitement de l'information contenue dans nos expériences. Ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils portent sur le soi et qu'ils agissent sur toute information sociale, incluant celle sur le soi. Ils sont donc une représentation de la façon dont le soi a été différencié et articulé en mémoire. Une fois établis, ces schémas fonctionnent comme des mécanismes sélectifs qui déterminent si l'information sera considérée et comment elle est structurée, quelle importance on y attache et ce qu'il en adviendra par la suite. Comme les individus accumulent plusieurs expériences d'un certain genre, leurs schémas

de soi deviennent de plus en plus résistants aux informations contradictoires ou contre-schématiques, même s'ils n'y sont jamais tout à fait invulnérables. Les schémas de soi ont donc une importante fonction de traitement et permettent à l'individu d'aller au-delà de l'information couramment disponible. Le concept de schéma de soi implique que l'information sur le soi dans un domaine a été catégorisée et organisée. Le résultat de cette organisation est un modèle distinctif qui peut être utilisé comme base de nos futurs jugements, décisions, inférences ou prédictions sur le soi dans ce domaine particulier de comportement. Un des domaines souvent utilisé par Markus et ses collaborateurs est précisément le genre (Markus, Crane, Bernstein & Siladi, 1982; Markus & Smith, 1981; Markus, Smith & Moreland, 1985).

Ce que l'on retient de ces recherches portant sur les schémas de soi, c'est que le concept de soi est constitué de l'ensemble des schémas de soi, c'est-à-dire de l'image que la personne a d'elle-même dans chacun des domaines importants pour elle et utilisés dans sa description de soi. Par exemple, on peut dire que le concept de soi des schématiques de genre inclut le domaine du genre, c'est-à-dire que pour ces personnes, le fait d'être un homme ou une femme (et de correspondre aux attentes de la société face aux hommes et aux femmes) est quelque chose d'important. L'existence de ce schéma leur confère également un statut d'expert dans le domaine du genre.

En effet, les schématiques de masculinité ou de féminité, comme les appellent Markus et ses collègues (1982), sont capables de percevoir chez les autres les caractéristiques pertinentes à leur propre domaine schématique, même de façon inconsciente, et peuvent également, puisque capables de faire des inférences, suppléer au manque d'information.

Schéma de genre et/ou schémas de soi?

Dans la mesure où le schéma de genre origine de nos expériences passées, guide et organise le traitement de l'information sociale, incluant celle sur soi, et représente la façon dont le soi est différencié et articulé en mémoire, on peut le considérer comme un schéma de soi. Le fait qu'il prenne de plus en plus d'importance, selon Bem (1985), peut également expliquer ou appuyer la proposition de Markus (1977) qui veut que les schématiques soient "de plus en plus résistants aux informations contre-schématiques même s'ils ne leur sont jamais tout-à-fait invulnérables" (p.64). La dernière nuance est importante car, s'appuyant sur la théorie de l'apprentissage social et démontrant que l'adhésion à la définition culturelle de la féminité ou de la masculinité est directement liée au traitement schématique de genre, Bem (1985) spécifie que cette adhésion "est un phénomène appris, donc ni inévitable, ni immuable" (p. 186).

Si le schéma de genre est un schéma de soi, ceux que Bem appelle les schématiques de genre peuvent donc être considérés comme des experts dans le domaine du genre, conformément à la proposition de Markus (Markus, Crane, Bernstein & Siladi, 1982; Markus & Smith, 1981; Markus, Smith & Moreland, 1985). Mais Markus et ses collègues (1982) contestent la théorie de Bem en soulignant que, dans ses recherches, "il n'y a eu presqu'aucune attention portée aux composantes cognitives spécifiques de l'identité de genre" (p. 39). Et ils concluent:

Les résultats de nos recherches indiquent que les schématiques masculins ont un schéma de masculinité et que les schématiques féminins ont un schéma de féminité. Ces résultats contestent principalement le fait que ces sujets sont schématiques de genre, si on considère le genre comme un tout (p. 48).

Ce désaccord entre les deux théories s'explique précisément par leur différente conception ou définition du schéma de genre et de ceux qu'on peut appeler schématiques de genre. Reprenons les quatre groupes identifiés par le BSRI et voyons comment Bem et Markus les considèrent et les utilisent.

Bem et Markus reconnaissent toutes deux que les indifférenciés sont aschématiques dans le domaine du genre. Pour les indifférenciés, le fait de posséder des caractéristiques féminines ou masculines n'est pas important. Au BSRI, ils ne se décrivent ni avec des items masculins, ni avec des items féminins, mais surtout avec des items neutres. Dans la recherche de Markus & al. (1982), la seule pour laquelle les sujets ont été

choisis et classés d'après leurs résultats au BSRI, ils sont considérés par les auteurs comme n'étant ni schématiques de masculinité, ni schématiques de féminité. Dans les tâches d'auto-description, leur temps de réaction et leur niveau de confiance témoignent du fait qu'ils ne sont des experts ni dans le domaine de la féminité ou de la masculinité, ni dans celui du genre (Bem, 1981; Girvin, 1978; Markus & al., 1982). Dans une tâche de rappel libre et de regroupement ("clustering"), ils ne manifestent pas de tendance spontanée à regrouper les mots en fonction du genre (Bem, 1981) et produisent un nombre à peu près égal d'items féminins, masculins et neutres, en regroupant davantage les items neutres (Markus & al., 1982). Ils ne peuvent fournir autant d'évidences comportementales que les schématiques de masculinité ou de féminité (Markus & al., 1982). Ils ont moins tendance à confondre entre eux les membres de l'autre sexe (Frable & Bem, 1985).

Quant aux hommes féminins et aux femmes masculines, Bem (1985) reconnaît que leurs résultats aux différentes recherches ne sont pas très cohérents et ne permettent aucune prédition. En effet, il semble que si l'on peut remettre en question l'un des quatre groupes identifiés par le BSRI, il s'agirait plutôt du groupe des pseudo-schématiques puisque les résultats qu'ils produisent sont parfois comme ceux des schématiques, parfois comme ceux des aschématiques. Comme les schématiques, les pseudo-schématiques séparent spontanément les items du BSRI en ca-

tégories masculines et féminines, mais contrairement à eux, ils considèrent les attributs sexuellement non congruents comme les décrivant davantage (Bem, 1985; Girvin, 1978).

Pour Markus, les sujets féminins, incluant les hommes, ont un schéma de féminité et les sujets masculins, incluant les femmes, ont un schéma de masculinité (Markus & al., 1982). Il faut cependant tenir compte du fait que les chercheurs n'ont pas considéré le sexe des sujets. Dans la présentation des résultats, ils séparent les sujets selon qu'ils aient un schéma de féminité, un schéma de masculinité, chacun des schémas (androgynes) ou aucun des schémas (indifférenciés). Le groupe des pseudo-schématiques n'est donc pas considéré comme tel. Les auteurs mentionnent cependant les résultats des sujets en fonction de leur sexe, en note de bas de page. Et tant en situation de rappel libre (étude 1), que dans le contenu de leur auto-description, leur temps de réponse, leur niveau de confiance et les évidences comportementales (étude 2), les résultats ne sont pas très clairs et restent ambigus. Ceci est particulièrement vrai pour les résultats de la deuxième étude où "la distribution inégale des hommes et des femmes dans les trois groupes rend impossible une analyse globale fiable des différences entre les sexes" (p.46, note 10). Il est donc difficile de tirer des conclusions valables sur les pseudo-schématiques de cette recherche. Markus, Smith & Moreland (1985) ont encore utilisé des schématiques de masculinité pour étudier le rôle du

concept de soi dans la perception des autres. Leurs sujets étaient cependant tous de sexe masculin. Il semble donc que Markus, comme Bem, songe à exclure les pseudo-schématiques des recherches sur le(s) schéma(s) de genre.

Les androgynes sont, avec les schématiques de genre (selon la théorie de Bem), l'un des deux groupes à propos desquels Bem et Markus sont le plus en désaccord. Bem (1981, 1985) décrit les androgynes comme des aschématisques dans le domaine du genre. Ils se reconnaissent autant d'attributs féminins que masculins avec des temps de réaction semblables (Bem, 1981; Girvin, 1978). Ils sont capables autant de comportements masculins d'indépendance que de comportements féminins, comme de jouer avec un chaton (Bem, 1975), s'occuper d'un bébé ou faire preuve d'empathie (Bem, Martyna & Watson, 1976). Ils ont moins d'hésitation quand ils ont à adopter des comportements jugés plus appropriés pour l'autre sexe et, quand ils ont à le faire, rapportent moins d'inconfort et de sentiments négatifs envers eux-mêmes (Bem & Lenney, 1976). Ils sont moins sensibles aux définitions culturelles des attraits physiques de chaque sexe, même quand il s'agit de l'autre sexe (Andersen & Bem, 1981) et, dans les tâches de rappel, ont moins tendance à confondre entre eux les individus de l'autre sexe (Frable & Bem, 1985). Bem (1981, 1985) en conclut donc que le genre ne semble pas, pour les androgynes, avoir une importance déterminante dans leur façon de traiter l'information. Le fait d'être un homme ou une

femme et de répondre en ce sens aux attentes du milieu n'est pas important pour leur estime de soi, ni n'influence leur façon de percevoir les autres. Bem les considère donc comme des aschématiques de genre, au même titre que les indifférenciés.

Markus et ses collaborateurs (1982) considèrent les androgynes comme des schématiques de genre. Selon eux, ce sont même les seuls vrais schématiques de genre, parce qu'ils sont les seuls à avoir à la fois un schéma de féminité et un schéma de masculinité. Ils sont en effet les seuls qui se décrivent avec à la fois des attributs féminins et des attributs masculins et qui semblent traiter l'information sur la féminité de façon équivalente à leur façon de traiter l'information sur la masculinité. Encore une fois, si on considère les résultats de chacune des études de cette recherche, on observe que les résultats des androgynes sont différents de ceux des sujets considérés comme masculins ou féminins. Les auteurs concluent que les androgynes ont un schéma de féminité et un schéma de masculinité, donc un schéma de genre, tandis que les sujets masculins ont un schéma de masculinité et que les sujets féminins ont un schéma de féminité.

Selon les résultats obtenus au BSRI et en fonction du sexe des sujets, ce sont les hommes masculins et les femmes féminines que Bem (1981, 1985) considère comme schématiques de genre. Conformément à ses recherches empiriques et à sa théo-

rie, ces personnes sont en effet les seules à accorder au genre une importance dominante dans leur façon de traiter l'information. Non seulement se décrivent-elles comme masculines ou féminines au BSRI, mais leur temps de réaction démontre qu'elles sont plus rapides pour s'attribuer les items congruents et plus lentes pour s'attribuer des items non congruents, ce qui n'est pas le cas pour les androgynes (Girvin, 1978). Contrairement aux androgynes, ces mêmes personnes sont limitées dans leur répertoire de comportements (Bem, 1975; Bem & Lenney, 1976; Bem, Martyna & Watson, 1976), réagissent de façon particulière aux attraits physiques des membres de l'autre sexe (Andersen & Bem, 1981) et ont davantage tendance à les confondre dans certaines situations (Frable & Bem, 1985).

Crane & Markus (1982) contestent la théorie de Bem en expliquant que si les individus masculins ne peuvent se reconnaître d'attributs féminins, c'est qu'ils n'ont pas de schéma de féminité "qui soit pertinent au soi" (p.1196). Ils doivent donc être appelés schématiques de masculinité plutôt que schématiques de genre. Mais, au niveau cognitif que constitue le traitement de l'information, si les sujets masculins ne se reconnaissent pas d'attributs féminins, c'est précisément, comme le propose Bem, parce qu'il est important pour eux de correspondre à la définition culturelle de la masculinité et, pour sauvegarder leur estime de soi, de ne pas correspondre à la définition culturelle de la féminité. Il est important donc de

connaître suffisamment la définition de la féminité, d'en avoir un certain schéma, pour savoir ce qu'il convient de "ne pas être" (ou de ne pas faire), ce qui n'est pas le cas pour les androgynes et les indifférenciés.

Comme le souligne Bem (1985), c'est le processus de division du monde en catégories masculine et féminine qui est l'objet central de la théorie, et non le contenu de ces catégories. Ce qui différencie les schématiques de genre des autres, ce n'est pas surtout le niveau de masculinité ou de féminité qui est le leur, mais la limite à laquelle leur concept de soi et leurs comportements sont organisés en fonction du genre plutôt que d'une autre dimension. Quand ils se décrivent comme masculins ou féminins, c'est précisément cette connotation de genre des attributs qu'ils jugent importante. Il est donc très important pour eux (ou elles) de correspondre aux définitions culturelles de la masculinité ou de la féminité. Leur estime de soi devient l'otage de leur adhésion à cette définition culturelle qui devient un facteur motivationnel important et prend l'allure d'une prescription comportementale.

Les critiques apportées par Markus et ses collègues (Crane et Markus, 1982; Markus, Crane, Bernstein et Siladi, 1982;) semblent donc s'expliquer principalement par le fait qu'eux-mêmes accordent davantage d'importance au domaine qui fait l'objet du schéma. Bem s'arrête plutôt au fait que ce do-

maine soit l'objet d'un schéma si fort. Elle s'intéresse davantage aux origines et aux conséquences du traitement de l'information en fonction du genre. C'est cette différence que Crane et Markus (1982) semblent oublier, quand elles soulignent:

Bem ne semble pas distinguer ceux qui ont une identité masculine de ceux qui ont une identité féminine. C'est surtout surprenant étant donné l'énorme distinction culturelle entre les rôles traditionnels masculins et féminins. Il semble naïf de conceptualiser le monde selon une dimension de schéma de genre en ignorant les rôles de genre eux-mêmes (p.1196).

Si Bem ne distingue pas les schématiques de masculinité des schématiques de féminité, c'est précisément qu'ils ont en commun le souci de correspondre aux définitions culturelles de la masculinité et de la féminité et la propension à conceptualiser le monde en deux catégories exclusives, selon les rôles de genre qu'ils ont adoptés et veulent conserver. Bem n'ignore pas les rôles de genre: ce sont ces rôles mêmes qui ont servi à l'élaboration du BSRI.

Quant à "l'étonnante asymétrie entre les individus masculins et les individus féminins dans leur façon de traiter l'information spécifique au genre" (Crane & Markus, 1982, p.1197), elle n'est pas un obstacle à la théorie de Bem mais en ferait plutôt partie et la justifierait. En effet, pour ceux que Bem appelle les schématiques de genre, les hommes et les femmes sont des individus différents par "nature", ou par "essence", ils ne peuvent être semblables, partager les mêmes at-

tributs ou les mêmes façons d'être. Ce n'est plus le droit à la différence mais l'obligation d'être différent(e). Il est donc plausible d'envisager que pour de tels individus, la façon de voir soit aussi différente, selon qu'on est de sexe masculin ou féminin, et que, par conséquence, le traitement de l'information soit différent quand il s'agit de matériel relié au genre.

Comme le souligne Bem (1982), la théorie du schéma de genre et la théorie du schéma de soi ne partagent pas une définition conceptuelle commune de ce que signifie "être schématique"; donc, les deux théories ne sont pas en opposition directe. Les deux théories sont simplement différentes dans leur cadre conceptuel et leur façon d'interpréter des résultats qui sont semblables.

Une façon de concilier les deux théories serait de considérer les indifférenciés comme des aschématiques de genre, les androgynes comme des schématiques de genre et les schématiques de masculinité ou de féminité comme des schématiques des genres. Une telle proposition pourrait sans doute recevoir l'assentiment de Bem et de Markus si on y ajoutait les considérations suivantes:

1- les schématiques de genre sont ceux et celles pour qui le genre n'est pas comme tel différent des autres caractéristiques individuelles et se situe plutôt sur un continuum (modèle bipolaire);

2- les schématiques deS genrES ont aussi un schéma de "l'autre genre" qui est un schéma du "non-soi" (à éviter) en plus du schéma (de soi) de leur propre genre (modèle orthogonal);

3- les schématiques deS genrES sont ceux pour qui le genre a une importance déterminante et discriminative dans leur façon de traiter l'information sociale, incluant celle sur le soi, et dans leur répertoire de comportements.

Malléabilité des schémas des soi

Quand Markus (1977) affirme que l'importance même du domaine schématique rend l'individu résistant aux informations contre-schématiques, elle laisse croire qu'un tel schéma est difficile, sinon impossible, à changer ou à modifier. Elle précise cependant que l'individu n'est jamais tout à fait invulnérable aux informations contre-schématiques. Il est donc possible d'envisager que l'on puisse modifier un schéma de soi. Le concept de soi n'est quand même pas tout à fait immuable et se modifie avec le temps, ne serait-ce que légèrement et subtilement. Dans une recherche effectuée par Markus & Smith (1981) sur l'influence des schémas de soi dans la perception d'autrui, les auteures mentionnent qu'il devrait être possible d'expliquer pourquoi il est si difficile de changer les idées et les attitudes stéréotypées envers les autres. Soulignant le rôle

important de la structure du soi comme cadre de référence dans l'assimilation et la différenciation de l'information sur les autres, elles suggèrent que pour assurer un changement dans les jugements portés sur les autres, il peut être nécessaire de changer d'abord certains éléments de la structure du soi. Dans une autre étude, portant sur le rôle du concept de soi dans la perception d'autrui, Markus, Smith & Moreland (1985) soulignent la possibilité que les jugements sur soi-même soient parfois influencés par la perception qu'en ont les autres. Ce serait davantage le cas dans les tâches d'évaluation portant sur des domaines pour lesquels le sujet dispose de peu de connaissances de soi (les domaines aschématiques).

Il semble donc raisonnable de croire que le soi puisse changer, qu'il soit en évolution ou en mutation. Cette idée de mouvement ou de changement est déjà sous-jacente à la notion de schéma de soi quand Markus le définit comme une généralisation cognitive qui origine de nos expériences antérieures. Un schéma de soi apparaît comme quelque chose qui se forme graduellement. Mais cette évolution se fait-elle toujours dans le même sens ou y a-t-il des changements d'orientation observés pendant le développement du concept de soi ou même d'un schéma de soi? S'il y a changement d'orientation, à quoi est-il dû? Comment peut-on l'expliquer?

Selon Markus & Kunda (1986), le soi ne peut plus être considéré comme une structure unitaire, ni comme une moyenne généralisée d'images ou de cognitions de soi. S'en tenir à une image unique ou unitaire du soi, c'est nier à l'individu le potentiel qui est le sien et qui joue un rôle important dans sa façon de se décrire et de s'identifier (Markus & Nurius, 1986). On ne peut plus considérer le concept de soi comme une entité monolithique. Il est dynamique, actif, puissant, capable de changement et peut s'ajuster en réponse aux défis de l'environnement social. La structure du soi, active et multi-dimensionnelle, est une structure d'interaction qui joue un rôle important aussi bien dans les processus intrapersonnels les plus significatifs (traitement de l'information, affect, motivation) que dans plusieurs processus interpersonnels (perception sociale, choix d'une profession, d'un partenaire ou d'une stratégie d'interaction, réaction au feedback). Si cet aspect dynamique n'est pas toujours révélé dans les comportements observables, son impact se manifeste de façon plus subtile, entre autre par des changements d'humeur et par des variations dans le choix des aspects du concept de soi qui sont accessibles et dominants à un moment donné (Markus & Wurf, 1987). Il semble donc que malgré une certaine stabilité générale, le concept de soi, considéré sous son aspect dynamique, soit capable de changement, qu'il soit malléable.

C'est à cette malléabilité ou mutabilité du concept de soi, et de ses composantes, que se sont intéressées Markus & Kunda (1986). Un peu à la façon de Markus, Crane, Bernstein & Siladi (1981) qui présentaient le concept de soi comme l'ensemble des schémas de soi, Markus & Kunda (1986) reconnaissent qu'il comporte une grande variété de conceptions de soi: le bon, le mauvais, le souhaité, le craint, l'idéal, le possible, ... etc. Ces conceptions de soi représentent donc toutes les identités ou représentations du soi. Or toutes les conceptions de soi qui forment le concept de soi ne peuvent être accessibles en même temps. Le sous-ensemble des conceptions de soi qui est opérationnel, c'est-à-dire en pensée et en mémoire, à un moment donné, constitue ce que Markus & Kunda ont appelé le concept de soi activé ("working self-concept"). Son contenu dépend en partie de ce qui a été évoqué par la situation sociale, de ce qui a été activé juste avant, de ce qui a été rendu important par l'environnement social particulier et de la façon dont l'individu a choisi de répondre à cette expérience précise. L'individu tente d'intégrer les conceptions de soi que lui offre le milieu aux conceptions de soi qui existent déjà. Des changements aussi subtils ne modifient pas beaucoup le concept de soi mais peuvent constituer le processus par lequel il change progressivement, à mesure qu'il incorpore de nouvelles conceptions de soi. On peut donc supposer que c'est lorsque le contexte des conceptions de soi qui entoure les éléments cen-

traux change que le concept de soi devient malléable. Il se produit, ou peut se produire, alors des changements mineurs et très subtils qui ne sont guère perceptibles dans le contenu des auto-descriptions mais dont témoignent les temps de réaction. Comme allaient le préciser Markus & Wurf (1987), le concept de soi du moment, ou concept de soi activé, doit être considéré comme continuellement actif, changeant constamment l'éventail des connaissances de soi qui sont accessibles.

La notion de concept de soi activé reflète le potentiel d'un individu pour la croissance et le changement en considérant tous les états possibles, incluant les états futurs. L'idée de ce qu'il pourrait devenir est souvent présente chez l'individu. Dans une expérience conçue par Markus & Nurius (1986) pour vérifier ce qu'ils croyaient possible pour eux, le tiers des sujets ont indiqué qu'ils pensaient souvent ou très souvent à leur ancienne façon d'être, alors que 65% ont rapporté penser souvent ou très souvent à ce qu'ils voulaient devenir. Les individus ont, sur eux-mêmes, des idées qui ne sont pas encore ancrées dans la réalité sociale, des idées qui font référence à leur potentiel, leurs buts, leurs espoirs et leurs craintes. Pas encore vérifiés ou confirmés par l'expérience sociale, ces soi potentiels sont des visions de soi qui exercent une influence significative sur le fonctionnement de l'individu. Non ancrés dans l'expérience sociale, les soi possibles comprennent une connaissance de soi qui est très vulnérable et

sensible aux changements de l'environnement. Ils sont les premiers éléments du concept de soi qui absorbent et révèlent de tels changements. Ils ont leur origine dans les représentations antérieures du soi et incluent des représentations de soi dans le futur. Différents et séparables des soi actuels, ils leur sont intimement liés. Ils représentent des espoirs, craintes et des fantaisies spécifiques. Dans ce sens, ils ont un effet incitatif qui motive l'individu et le guide, dans ses comportements, vers la direction souhaitée.

Ils sont en fait les conceptions de soi, les éléments du concept de soi, qui reflètent le mieux les changements de l'environnement. Car ces changements modifient l'ensemble des soi possibles qui deviennent disponibles. Cette variation dans le contenu des conceptions de soi ou du concept de soi activé peut avoir des conséquences importantes pour un changement gradué à long terme dans la structure du soi. A mesure que le répertoire des soi possibles est élaboré et corrigé, la signification des auto-descripteurs centraux particuliers peut changer de façon marquée.

La suggestion de Markus, Smith & Moreland (1985) voulant que la perception que les autres ont du soi influence parfois les jugements sur soi-même mérite donc d'être considérée, dans la mesure où la perception qu'en ont les autres découle du contexte, appartient à l'environnement et peut aussi suggérer

des soi possibles. Les soi possibles s'avèrent des conceptions de soi qui sont particulièrement sensibles aux situations qui, dans l'environnement social, communiquent des informations nouvelles ou inconsistantes (contre-schématiques) sur le soi. Donc, quand un soi possible est activé, le concept de soi devient malléable et le changement est possible.

Les notions de soi possibles, de conceptions de soi et de concept de soi activé permettent d'envisager une malléabilité situationnelle et temporelle du concept de soi, selon la nature changeante du contexte ou de la situation sociale.

Des changements temporaires se font dans le concept de soi quand un ensemble de conceptions de soi particulier est activé et accessible à la mémoire. Ces changements ne sont que l'une des formes de malléabilité du concept de soi. D'autres changements plus durables se produisent quand de nouvelles conceptions de soi sont ajoutées à l'ensemble, quand de nouvelles conceptions changent de signification ou quand change la relation entre les composantes du soi (Markus & Wurf, 1987).

Le concept de soi dynamique peut donc être considéré comme une collection de conceptions ou de représentations du soi, incluant les soi possibles, et le concept de soi activé comme le sous-ensemble de représentations qui est accessible à un moment donné. Ce qui est activé est déterminé par le con-

texte social et par l'état motivationnel (les soi possibles) de l'individu. Un motif important de changement est précisément celui que Maslow (1954) appelle l'actualisation de soi, le désir d'améliorer ou de changer le soi, de se développer, de croître et de réaliser son (soi) potentiel. Ces motifs de soi variés, en conjonction avec les circonstances sociales, déterminent, selon Markus & Wurf (1987), le contenu du concept de soi activé.

Il est donc vraisemblable d'envisager qu'il y ait des changements d'orientation dans le développement du concept de soi et que ces changements soient influencés par l'ensemble des soi possibles que l'individu choisit d'actualiser, vers lesquels il veut se diriger ou s'orienter, en fonction de ce qui lui semble le plus souhaitable selon les défis offerts par le milieu.

Malléabilité des schémas de genre

Bem (1985) explique la formation du schéma de genre en partie par les pratiques sexistes de la communauté. En accord avec la théorie de l'apprentissage social, elle prétend que l'identification psychologique à un sexe est un phénomène appris, donc ni inévitable, ni immuable. Après avoir expliqué comment le traitement schématique de genre est dû surtout à l'insistance de la société sur l'importance fonctionnelle de la

dichotomie de genre, elle propose des moyens éducatifs et stratégiques pour prévenir l'apparition du schéma de genre chez les enfants. L'un de ces moyens consiste à leur fournir des schémas alternatifs en insistant par exemple sur les différences individuelles, sur la diversité culturelle et aussi en les informant à la fois de la nature et de l'historique du sexisme.

Nulle part cependant Bem ne fait allusion à des façons possibles de modifier ou d'influencer un tel schéma chez les adultes. Théoriquement, il semble pourtant raisonnable de croire que l'on puisse y arriver. Mais jusqu'à quel point? Et comment arriver à modifier les idées et les attitudes stéréotypées des schématiques de genre envers les autres? Peut-on raisonnablement considérer le schéma de genre comme un schéma de soi activé, susceptible de changement si le contexte, c'est-à-dire l'environnement social, offrait l'alternative d'une autre conception de soi possible?

Deutsch & Mackesy (1985) ont vérifié le fait que les amies, à travers leurs conversations sur les gens, deviennent informées des construits ou des dimensions utilisées par leur partenaire pour sa compréhension du monde social et finissent éventuellement par adopter certaines de ces dimensions dans leur auto-description. Elles ont ensuite émis l'hypothèse que des partenaires jusque là inconnues l'une de l'autre produiraient davantage d'éléments semblables dans leur perception

d'elles-mêmes après avoir discuté ensemble du portrait d'une personne-cible. Leurs sujets, toutes des femmes, ont employé un plus grand nombre des dimensions utilisées par leur partenaire dans leur description de la personne-cible dont elles avaient discuté que dans leur description d'une personne-cible à propos de laquelle elles n'avaient pas discuté. Elles ont également utilisé un plus grand nombre des dimensions du schéma de soi de leur partenaire dans l'auto-description qui suivait l'échange verbal et la description de la deuxième personne-cible que dans celle qui avait précédé la description de la première cible. Ce qui est surtout important, c'est que les auteures n'ont trouvé aucune corrélation entre l'aspect affectif (niveau de sympathie et d'attraction pour leur partenaire) et les changements obtenus. Elles proposent donc que le processus qui a cours pendant la conversation est cognitif plutôt que motivationnel. Les individus peuvent adopter de nouvelles dimensions, même sans le souci de plaire à leur partenaire ou amie, simplement parce que ces dimensions leur ont été rendues disponibles et leur ont semblé des construits valables pour évaluer les gens. Il semble donc qu'un simple échange verbal à propos du portrait d'une personne-cible soit un moyen adéquat de modifier le contenu des schémas ou des conceptions de soi parce qu'il permet, dans l'environnement, la disponibilité de nouveaux schémas, de schémas alternatifs qui peuvent être considérés comme des sois possibles, ou de nouvelles conceptions de soi.

Un tel échange peut-il aussi apporter des changements dans l'objet même d'un schéma particulier? La question soulevée ici est la suivante: un échange verbal en dyade sur les caractéristiques contenues dans la description d'une personne-cible peut-il modifier le schéma de(s) genre(s)? Cette hypothèse est plausible si l'on considère le fait que la présence d'un schéma de(s) genre(s) est due en grande partie à l'action du milieu. On peut supposer qu'en changeant le milieu de façon déterminée, il est possible d'intervenir sur le développement de ce schéma en évolution, de ce schéma qui est en continuelle mutation. De plus, l'étude de Deutsch & Mackesy appuie l'un des moyens proposés par Bem (1985) pour prévenir la formation d'un schéma de(s) genre(s) chez les enfants: fournir des schémas alternatifs. Ce moyen pourrait être aussi efficace chez les adultes si l'application en est contrôlée ou mesurée. Il devrait donc être possible de changer à la fois les perceptions de soi et d'autrui, même dans le domaine du genre. Cependant, pour compléter la proposition de Smith & Markus (1981) suggérant qu'il faudrait d'abord influencer le soi pour modifier les jugements portés sur les autres et suite à la recherche de Deutsch & Mackesy (1985), il semble qu'il soit aussi nécessaire de changer la disponibilité des schémas offerts par le milieu pour assurer un changement de certains éléments de la structure du soi.

L'objet de cette recherche est de vérifier si l'on peut modifier, du moins en partie, le schéma de genre. Il ne s'agit

pas de rendre "androgynes" toutes les personnes qui sont surtout de genre expressif ou de genre instrumental et que Bem appelle les schématiques de genre. Il s'agit plutôt de leur soumettre des schémas alternatifs, présentés sous la forme d'éléments contre-schématiques (masculins pour les femmes et féminins pour les hommes). Il est raisonnable de prévoir qu'une telle stratégie aura comme effet de hausser le score de féminité des hommes et le score de masculinité des femmes, ce qui contribuera à diminuer l'écart entre les scores de masculinité et de féminité. Le but de cette recherche est simplement d'atténuer la force de ce schéma en souhaitant que les schématiques en arrivent à diminuer l'importance du genre comme point de référence dans leurs jugements sur les autres et sur eux-mêmes et, éventuellement, à augmenter leur répertoire de comportements, en devenant moins stéréotypés.

Hypothèse

L'hypothèse de recherche est donc la suivante: suite à un échange verbal en dyade, au cours duquel leur sont soulignés des éléments contre-schématiques, les sujets, schématiques de genre, selon la définition de Bem, devraient, comparativement aux sujets d'un groupe contrôle, modifier leur schéma de genre. Cette modification du schéma de genre est opérationnalisée par une diminution de l'écart entre les scores de féminité et de masculinité obtenus à chacune des administrations du BSRI.

Chapitre deuxième

Description de l'expérience

Sujets

Les sujets étaient des étudiants inscrits aux cours de Psychologie de la Perception I ou Psychologie du loisir, à la session Automne-86, à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ils ont été choisis parmi ceux et celles dont les réponses au BSRI correspondaient à la catégorie des schématiques de genre, c'est-à-dire, chez les hommes, ceux dont le score de masculinité était supérieur à la médiane (5,00) et le score de féminité inférieur à la médiane (4,75) et chez les femmes, celles dont le score de féminité était supérieur à la médiane (5,03) et le score de masculinité inférieur à la médiane (4,55). Il est intéressant de noter que 35% des femmes et 22% des hommes, soit 57% de la population d'origine sont susceptibles d'être schématiques de genre. Les scores de féminité obtenus vont de 3,60 à 6,35 et les scores de masculinité de 2,30 à 6,30. Il y a plus de sujets "féminins" (37,8%) que de sujets androgynes (22,5%), indifférenciés (20,5%) ou "masculins" (19,2%) et les hommes et les femmes sont répartis à peu près également chez les indifférenciés, où les femmes représentent 46,5%, et les androgynes où elles représentent 55%. Observons enfin que seulement 4% des femmes sont "masculines" et 14% des hommes sont "féminins".

Matériel

Le matériel d'expérimentation (appendice A) consistait principalement en deux formules d'auto-description, deux portraits de personne-cible, deux formules de description des personnes-cibles, une échelle de sympathie, construite selon celle utilisée par Deutsch & Mackesy (1985) et le Bem Sex Role Inventory, dans la version faite et validée par Alain (1987).¹

Les deux portraits de personne-cible ont été construits de façon identique, selon le modèle conçu par Deutsch & Mackesy (1985). Les textes portaient sur la description des comportements et attitudes en classe, au travail, pendant les activités de loisir et dans le milieu familial. Les deux portraits comportaient autant de traits masculins (d'instrumentalité) que de traits féminins (d'expressivité), selon l'inventaire des traits apparaissant au BSRI. Ces traits n'étaient pas cités textuellement mais étaient plutôt illustrés par des comportements caractéristiques. De plus, les personnes-cibles n'étaient identifiées que par des initiales et les textes étaient construits de façon à ne donner aucune indication quant au sexe des personnes décrites.

¹ Pour prendre connaissance de cette version, s'adresser à monsieur Michel Alain, Ph. D., département de Psychologie, Université du Québec à Trois-Rivières.

Procédure**Sélection des sujets.**

Pour sélectionner les sujets schématiques de genre (selon la terminologie de Bem), le BSRI a été administré à la population choisie, en classe, à la troisième semaine de la session, pendant leur cours de Psychologie de la Perception (3 groupes) ou de Psychologie du Loisir (1 groupe).² Le nombre de répondants était de 118 femmes et de 91 hommes. A partir des scores obtenus au BSRI, deux groupes ont été formés: un groupe expérimental composé de 17 femmes et 14 hommes et un groupe contrôle composé de 12 femmes et 10 hommes, tous schématiques de genre. L'âge des femmes du groupe expérimental variait de 19 à 27 ans pour un âge moyen de 21 ans. Les hommes du même groupe avaient entre 19 et 30 ans avec un âge moyen de 21 ans.

Complices

L'expérimentateur a eu recours à des complices comme partenaires des sujets réels pour les échanges en dyade. Ces complices ont été choisis en partie parmi les étudiants et étudiantes du programme de deuxième cycle en Psychologie et en partie chez les étudiants et étudiantes inscrits au cours de

² Je remercie sincèrement monsieur Jacques Baillargeon du département de Psychologie et messieurs Gaétan Ouellet et Michel de la Durantaye du département des Sciences du Loisir pour leur collaboration.

Psychologie Sociale II.³ Ils avaient été formés à tenir un discours androgyne à tendance contre-schématique (appendice B). Plus précisément, les six complices féminines devaient, pendant un échange verbal avec leur partenaire-sujet, faire ressortir les éléments instrumentaux (ou masculins) et les six complices masculins devaient faire ressortir les éléments expressifs (ou féminins).

Expérimentation.

Les sujets ont été invités individuellement, par téléphone, à participer à l'expérimentation qui avait lieu huit semaines après la sélection. Les sujets du groupe contrôle ne répondraient qu'au BSRI. Il leur était dit qu'il s'agissait de vérifier la fidélité du test. Quant aux sujets du groupe expérimental, surtout en raison du nombre limité de complices, mais aussi des problèmes de coordination d'horaire, ils ont été divisés en quatre groupes. Les rencontres ont été réparties sur deux jours consécutifs. Il leur était d'abord mentionné que le but de la recherche était de mesurer l'influence de variables telles le sexe, l'âge et d'autres composantes de la personna-

³ Pour leur excellente collaboration, leur disponibilité et leur discrétion, je remercie sincèrement ceux et celles sans qui je n'aurais pu mener cette expérimentation: Marie-José Achim, Estelle Allaire, Jacques Bélisle, Françoise Belle-Isle, Josée Briand, Lise Côté, Louise Côté, Guy Demers, André Houle, Michel Laliberté, Danis Pageau et Charles Pinard.

lité identifiées par le BSRI (test inconnu des sujets) sur la formation d'impression.

L'expérimentation commençait avec une auto-description. Les sujets devaient simplement répondre à la consigne suivante: "Inscrivez ci-dessous dix traits de personnalité qui vous caractérisent". Les sujets lisaient ensuite le portrait d'une première personne-cible et avaient trois minutes pour en donner les principaux traits caractéristiques, individuellement et en silence. Puis ils lisaient le portrait de la deuxième personne-cible. L'ordre de présentation des deux portraits a été inversé pour la moitié des sujets. Suite à la lecture du deuxième portrait, il y avait un échange verbal en dyade, d'une durée de cinq minutes, avec un(e) "partenaire-complice" du même sexe. Pendant cette période, ils discutaient de leurs impressions de cette deuxième personne-cible. Le jumelage sujet/complice était fait par l'expérimentateur qui le justifiait en expliquant le principe d'alternance de présentation des portraits et en soulignant l'importance (supposée) de la variable sexe dans le processus de la formation d'impression. Suite à cet échange en dyade, les sujets (et complices) devaient, individuellement, en silence et en trois minutes, donner les principaux traits caractéristiques de la deuxième personne-cible, puis se décrire à nouveau en dix traits. Ils devaient finalement répondre à l'échelle de sympathie et répondre à nouveau au BSRI.

A la fin de l'expérimentation, ils devaient indiquer sur un questionnaire ce qu'ils avaient cru percevoir ou comprendre du but de l'expérimentation, suite à son déroulement. Un seul sujet a soupçonné que la discussion en dyade pouvait jouer un rôle, sans pouvoir préciser davantage. Ils étaient enfin invités à ne pas parler de l'expérimentation pendant les deux semaines suivantes.

Post-test.

Six semaines après l'expérimentation, le BSRI était à nouveau administré à tous les sujets des groupes expérimental et contrôle. C'est dix semaines plus tard que l'objet réel de l'expérience, incluant un résumé de la théorie et un énoncé de l'hypothèse, a été révélé aux sujets, à l'occasion d'un exposé donné dans le cadre du cours Psychologie Sociale I.

Variable dépendante principale

Les deux groupes de sujets (contrôle et expérimental) ont répondu au BSRI à trois reprises: lors de l'administration du test à la population (pré-test), pendant l'expérimentation (test) et six semaines plus tard, en guise de post-test. La mesure principale portait sur l'écart entre les scores de fémininité et de masculinité des sujet, à chacune des administrations du BSRI, entendu que cet écart devait diminuer seulement pour les sujets du groupe expérimental.

Variables dépendantes secondaires

Pour amener les sujets du groupe expérimental à diminuer l'écart entre leurs scores de fémininité et de masculinité, les complices devaient faire ressortir les éléments contre-schématiques (masculins pour les femmes et féminins pour les hommes) contenus dans le portrait de la deuxième cible. Ce qui a été mesuré, c'est donc la proportion d'éléments contre-schématiques contenue dans chacune des descriptions que les sujets ont faites des personnes-cibles et d'eux-mêmes. Cette mesure a été rendue possible en cotant chaque trait produit par les sujets, à chacune des descriptions, en termes de masculinité et de fémininité. L'attribution de la caractéristique de genre, masculine ou féminine, à chaque trait était fondée sur les notions de masculinité et de fémininité définies par la théorie du schéma de genre (Bem, 1981, 1985). Tous les traits qui n'apparaissaient pas tels quels dans le test de Bem ont été soumis à une population semblable à la population d'origine pour être cotés en termes de masculinité et de fémininité. Les traits étaient évalués selon une échelle de type Likert où la cote 1 équivaleait à très masculin et la cote 7 à très féminin. Tous les traits dont la cote moyenne était inférieure à la médiane étaient considérés comme masculins et tous les traits dont la cote moyenne était supérieure à la médiane étaient considérés comme féminins.

Pour vérifier une influence possible du facteur d'attraction interpersonnelle, une analyse du score de sympathie a été effectuée. Les résultats de cette analyse sont rapportés au chapitre suivant.

Chapitre troisième

Analyse des résultats

Variable dépendante principale

Une analyse de variance de type 2 (Groupe expérimental ou contrôle) X 3 (pré-test, test, post-test), à mesure répétée sur le dernier facteur, a été effectuée sur la variable dépendante principale. Cette variable mesure l'écart entre les scores de fémininité et les scores de masculinité et est construite à partir des scores obtenus par les sujets à chacune des administrations du BSRI.

L'hypothèse voulant qu'il y ait diminution de l'écart entre les scores de masculinité et de fémininité est supportée, comme le démontrent les résultats de l'analyse de variance, présentés au Tableau 1. L'interaction Groupe X Temps est significative ($F(2,100) = 4.13, p < .05$).

L'écart moyen observé chez les sujets du groupe expérimental à chacune des administrations du BSRI (Tableau 2), diminue de façon graduelle et constante (.9297, .7435, .5968) alors qu'il est à peu près stable pour les sujets du groupe contrôle (.7369, .7643, .7861). Une analyse de la différence observée entre les écarts obtenus à chacune des administrations

TABLEAU 1

Analyse de variance effectuée sur les écarts entre les scores de féminité et de masculinité, en fonction des groupes (expérimental et contrôle).

SOURCE DE VARIATION	d1	CARRE MOYEN	F
GROUPE	1	.0017	<1
TEMPS	2	.4167	3.75*
GROUPE X TEMPS	2	.4593	4.13*
ERREUR	100	.1111	

* $p < .05$

par les sujets de chaque groupe a été faite au moyen d'un test-t (pairé). Les résultats révèlent que, pour le groupe expérimental, la diminution observée entre l'écart moyen au pré-test et celui au test est significative ($t_{(30)} = 2.64$, $p = .01$), comme l'est celle observée entre l'écart obtenu au pré-test et celui obtenu au post-test ($t_{(30)} = 3.26$, $p = .001$). La diminution de l'écart obtenue entre le test et le post-test ($t_{(30)} = 1.37$, n.s.) n'est cependant pas significative. Pour le groupe contrôle, aucune des différences observées entre les écarts n'est significative. De plus, même si les écarts moyens des groupes contrôle et expérimental semblent différents au pré-test, un test-t ne révèle aucune différence significative ($t_{(51)} = 1.01$, n.s.). Un

TABLEAU 2

Moyennes des écarts entre les scores de féminité et de masculinité de chaque groupe, à chacune des administrations du test.

GROUPE	PRE-TEST	TEST	POST-TEST
EXPERIMENTAL	.9297	.7435	.5968
CONTROLE	.7369	.7643	.7861

examen des scores de masculinité et des scores de féminité des sujets de chaque sexe et de chaque groupe au pré-test ne révèle aucune différence importante. Les deux groupes étaient donc équivalents.

Pour vérifier si le sexe des sujets était un facteur important, une deuxième analyse de variance a été effectuée. Les résultats de cette analyse de type 2 (Sexe féminin ou masculin) X 2 (Groupe, expérimental ou contrôle) X 3 (pré-test, test, post-test), à mesure répétée sur le dernier facteur, sont rapportés au Tableau 3. Ces résultats confirment ceux de l'analyse précédente quant à l'effet du Temps et de l'interaction des facteurs Groupe et Temps. Mais ils révèlent en plus l'importance de l'interaction des facteurs Sexe et Temps ($F(2,96)=3.25$, $p<.05$). Un examen des écarts moyens obtenus à chacune des administrations du test, en fonction du sexe des sujets et

TABLEAU 3

Analyse de variance effectuée sur les écarts entre les scores de féminité et de masculinité, en fonction du sexe et des groupes.

SOURCE DE VARIATION	dl	CARRE MOYEN	F
SEXE	1	.1226	<1
GROUPE	1	.0024	<1
SEXE X GROUPE	1	.7642	<1
TEMPS	2	.4167	3.91*
SEXE X TEMPS	2	.3463	3.25*
GROUPE X TEMPS	2	.4529	4.26*
SEXE X GROUPE X TEMPS	2	.1137	1.07
ERREUR	96	.1063	

* p<.05

selon chaque groupe (Tableau 4), permet de constater que, pour les femmes du groupe expérimental, l'écart diminue de façon constante (.8412, .7441, .4853) alors que chez les hommes du même groupe, il diminue davantage entre le pré-test et le test, puis se stabilise (1.0373, .7429, .7321). Un examen des scores de masculinité et de féminité révèle que, pour les sujets de chaque sexe, il y a augmentation du score contre-schématique et diminution du score schématique à la deuxième administration du

TABLEAU 4

Moyennes des écarts entre les scores de féminité et de masculinité, à chaque administration du test, selon le groupe et le sexe.

GROUPE SEXE	PRE-TEST	TEST	POST-TEST
EXPERIMENTAL FEMININ	.8412	.7441	.4853
MASCULIN	1.0373	.7429	.7321
CONTROLE FEMININ	.6645	.9042	.8458
MASCULIN	.8334	.5778	.7064

test. Quant au groupe contrôle, son écart moyen varie de façon inconstante, tant chez les femmes (.6645, .9042, .8458) que chez les hommes (.8334, .5778, .7064). Ces résultats appuient l'interaction significative entre les facteurs Groupe et Temps, et soulignent l'effet du facteur Sexe. Une analyse de variance de type 2 (Groupe) X 2 (Sexe) portant sur les résultats obtenus au pré-test a été effectuée. Les résultats ne révèlent aucune différence significative, ni pour le sexe des sujets ($F(1,48)=1.46$, n.s.), ni pour le groupe ($F(1,48)=1.48$, n.s.), ni pour l'interaction des deux facteurs ($F(1,48)=.008$, n.s.).

Variables dépendantes secondaires

Pour arriver à diminuer l'écart entre les scores de masculinité et de féminité des sujets du groupe expérimental, par une augmentation éventuelle du score complémentaire, ces sujets ont été soumis à l'influence d'un discours à tendance contre-schématique, ce qui devait les amener à produire une plus grande proportion d'éléments contre-schématiques dans leur description de la deuxième personne-cible, puis dans leur deuxième auto-description.

Les résultats de ces étapes intermédiaires ont été vérifiés par une analyse de variance de type 2 (Sexe masculin ou féminin) X 2 (Temps, avant ou après l'échange en dyade), à mesure répétée sur le dernier facteur, tant pour les descriptions des personnes-cibles que pour les auto-descriptions. Les proportions d'éléments contre-schématiques produits à chaque étape ont également été examinées.

Auto-description

Les réponses produites par les sujets masculins et féminins du groupe expérimental à chacune de leur auto-description ont fait l'objet d'une analyse de variance de type 2 (Sexe masculin ou féminin) X 2 (Temps, avant ou après l'échange verbal), à mesure répétée sur le dernier facteur. Les résultats de

TABLEAU 5

Analyse de variance effectuée sur la proportion d'éléments contre-schématiques produits aux auto-descriptions, selon le sexe des sujets.

SOURCE DE VARIATION	d1	CARRE MOYEN	F
SEXЕ	1	.209	6.87*
TEMPS	1	.068	2.44
SEXЕ X TEMPS	1	.135	4.83**
ERREUR	29	.028	

* $p < .01$

** $p < .05$

cette analyse (Tableau 5) révèlent que le facteur Temps ne semble pas avoir influencé ($F(1,29) = 2.44$, n.s.) alors que le facteur Sexe a influencé de façon significative ($F(1,29) = 6.87$, $p < .01$). Il y a aussi eu interaction significative des facteurs Temps et Sexe ($F(1,29) = 4.83$, $p < .05$). Les femmes et les hommes semblent donc avoir réagi de façon différente.

La proportion moyenne d'éléments contre-schématiques produits par les hommes et les femmes à chacune de leur auto-description apparaît au Tableau 6. Les résultats d'un test t pairé révèlent qu'à cette étape, le groupe n'a produit aucun changement significatif ($t(30) = 1.47$, n.s.). Les hommes n'ont

TABLEAU 6

Proportion d'éléments contre-schématiques produits par les sujets de chaque sexe, à chacune des auto-descriptions.

AUTO-DESCRIPTION	FEMMES	HOMMES	GROUPE
AVANT	.338	.548	.433
APRES	.489	.512	.499
DIFFERENCE	-.151*	.036	-.066

* p (pairé) < .05

pas significativement plus d'éléments contre-schématiques à leur deuxième auto-description ($t(13)= .71$, n.s.). Cependant les femmes ont produit plus d'éléments contre-schématiques à leur deuxième auto-description ($t(16)= 2.33$, $p<.05$).

Personnes-cibles

Les résultats de l'analyse des réponses obtenues aux descriptions des personnes-cibles (Tableau 7) permettent de constater que si le facteur Temps a été significatif ($F(1,29)= 6.14$, $p<.05$), le facteur Sexe a également eu un effet significatif ($F(1,29)= 6.93$, $p<.05$). De plus, l'interaction entre les

TABLEAU 7

Analyse de variance effectuée sur la proportion d'éléments contre-schématiques produits aux descriptions des personnes-cibles, selon le sexe des sujets.

SOURCE DE VARIATION	dl	CARRE MOYEN	F
SEXE	1	.267	6.93*
TEMPS	1	.222	6.14*
SEXE X TEMPS	1	.148	4.09**
ERREUR	29	.036	

* $p < .05$

** $p = .05$

deux facteurs a aussi influencé les résultats ($F(1,29) = 4.09$, $p = .05$). Il semble donc que le discours contre-schématique des complices ait été efficace mais que le sexe des sujets ait également influencé. Pour vérifier le sens de ces influences, il faut examiner les proportions moyennes d'éléments contre-schématiques produits par les sujets féminins et les sujets masculins à chacune de leur description des personnes-cibles. Ces moyennes, rapportées au Tableau 8, révèlent que les sujets ont produit moins d'éléments contre-schématiques à la description de la deuxième personne-cible (.448) qu'ils n'en avaient pro-

TABLEAU 8

Proportion d'éléments contre-schématiques produits par les sujets de chaque sexe, à chacune des descriptions de personnes-cibles.

CIBLE	FEMMES	HOMMES	GROUPE
AVANT	.553	.586	.568
APRES	.344	.574	.448
DIFFERENCE	.208**	.012	.120*

* p (pairé) < .05

** p (pairé) = .001

duit à la description de la première personne-cible (.568), et ce, de façon significative ($t(30)= 2.36$, p (pairé) < .05).

Si on examine ces résultats en fonction du sexe des sujets, on observe que les sujets masculins n'ont pas produit une plus grande proportion d'éléments contre-schématiques à la deuxième description ($t(13)= .14$, n.s.). Les sujets féminins ont cependant produit beaucoup moins d'éléments contre-schématiques à la deuxième description ($t(16)= 3.92$, $p<.001$).

Il semble donc que, pour les descriptions des personnes-cibles, les sujets masculins n'aient pas été influencés par l'échange verbal en dyade alors que les sujets féminins y aient

réagi de façon significative mais opposée à celle qui était attendue. Cependant, si l'on considère les résultats du groupe d'une façon globale, il y a eu moins d'éléments contre-schématiques produits à la deuxième description de la personne-cible.

Aucune corrélation significative n'a été observée entre le niveau de changement obtenu et l'âge, ni entre le niveau de changement et le niveau de sympathie ressentie envers le (la) partenaire-complice ($r = .080$, pour la deuxième administration du test et $r = .228$, pour la troisième administration). Ceci rejoint les résultats de Deutsch & Mackesy (1985) qui proposent que:

ce qui se passe pendant la conversation est cognitif plutôt que motivationnel... (et) que la ressemblance peut se développer à un niveau cognitif sans les aspects émotifs de l'amitié (p. 405).

Résumé

En résumé, les hommes ne semblent avoir été influencés ni dans leur description de la deuxième personne-cible, ni dans leur deuxième auto-description; ils ont cependant réduit l'écart entre leur score de masculinité et leur score de féminité à la deuxième administration du BSRI. Les femmes, après avoir produit moins d'éléments contre-schématiques à la description de la deuxième personne-cible, en ont produit davantage à leur deuxième auto-description et ont diminué l'écart entre leur

score de fémininité et leur score de masculinité à la deuxième administration du BSRI, diminution qui s'est accentuée à la troisième administration du test. Les sujets du groupe contrôle n'ont pas produit les changements observés chez les sujets du groupe expérimental.

Chapitre quatrième

Discussion

Changements obtenus

Cette recherche avait comme objectif de vérifier s'il était possible de diminuer l'écart entre les scores de féminité et de masculinité chez des sujets qui, selon leurs résultats au BSRI, sont susceptibles d'être schématiques de genre. La méthodologie utilisée consistait à demander d'abord aux sujets d'indiquer leurs principaux traits caractéristiques, de lire le portrait d'une personne-cible et d'en indiquer les principaux traits caractéristiques. Ils lisraient ensuite le portrait d'une deuxième personne-cible, en discutaient en dyade avec un(e) partenaire qui était en réalité un(e) complice de l'expérimentateur et qui tenait un discours à tendance contre-schématique. Après cinq minutes de discussion, chacun reprenait sa place et indiquait les principaux traits caractéristiques de la deuxième personne-cible. Ils étaient invités à indiquer à nouveau leurs traits caractéristiques, répondaient à une échelle de sympathie, puis au BSRI. Le discours des complices avait pour but de modifier la perception des sujets à propos de la deuxième personne-cible qui, en réalité, avait le même profil (androgynie) que la première. Les complices soulignaient les éléments contre-schématiques, suggérant ainsi de nouveaux schémas, ce qui devait modifier dans le même sens la deuxième auto-description.

des sujets. Ceci devait éventuellement amener ces sujets à réduire l'écart entre les scores de féminité et de masculinité à la deuxième administration du BSRI. Pour vérifier si le changement obtenu était conservé, le BSRI était à nouveau administré six semaines plus tard.

Les sujets du groupe expérimental ont réduit de façon significative l'écart entre leurs scores de féminité et de masculinité à la deuxième administration du BSRI, ce qui était le but réel de l'expérimentation. Il semble donc possible de diminuer l'importance d'un schéma de genre au moyen de l'influence d'un discours à tendance contre-schématique, puisque les sujets du groupe contrôle, non soumis à un tel discours, n'ont pas diminué l'écart entre leurs scores de féminité et de masculinité. Suite à l'échange verbal avec les partenaires-complices, les sujets du groupe expérimental semblent avoir, au centre de leur concept de soi, un schéma de genre atténué. Il est raisonnable d'envisager que la disponibilité de nouveaux éléments (contre-schématiques), apportés par les complices, ait contribué à modifier certaines des conceptions de soi qui entourent les éléments centraux, ou schématiques, de leur concept de soi. Ces nouveaux éléments ont pu activer des sois possibles ou même en susciter de nouveaux. Ces modifications du concept de soi ne sont pas suffisamment importantes encore pour changer vraiment le concept de soi: le schéma reste inchangé et les sujets conservent leur schéma de féminité ou de masculinité. Cependant,

la diminution de l'écart entre les deux scores permet de supposer que l'importance du schéma a été atténuée. Le concept de soi semble évoluer dans le sens d'un schéma de genre moins imposant, au moins au niveau de la définition de soi.

Il est cependant remarquable de constater que si l'activation de certains sois possibles a permis de modifier l'importance des schémas de genre, ces schémas alternatifs potentiels n'ont cependant pas produit de résultats immédiats. En effet, selon la méthodologie utilisée, les sujets devaient, dans un premier temps, produire davantage d'éléments contre-schématiques à la description de la deuxième personne-cible. Dans les faits, ils en ont produit moins. Il est possible que ce résultat soit dû au phénomène de réactance (Brehm, 1966) qui aurait amené les sujets à affirmer davantage ou à confirmer leur position initiale. En effet, il ne faut pas oublier que les sujets étaient influencés dans un sens qui allait à l'encontre d'un schéma qui est d'une importance capitale pour leur estime et leur concept de soi. Il est donc plausible d'envisager que, se sentant menacés dans leur concept et estime de soi, ils aient d'abord réagi en confirmant, en renforçant même leur position initiale. Dans un deuxième temps, toujours selon la méthodologie utilisée, les sujets devaient produire une plus grande proportion d'éléments contre-schématiques à leur deuxième auto-description. Or, dans les faits, aucun changement n'a été observé. Si on ne considérait que les résultats obtenus

pour ces variables secondaires, il serait sans doute justifié de conclure que la méthodologie n'était pas appropriée. Mais s'il y a eu moins d'éléments contre-schématiques produits à la description de la deuxième personne-cible et qu'il y en a eu autant à la deuxième auto-description, il y a finalement eu diminution de l'écart entre les scores de féminité et de masculinité, donc diminution de l'importance du schéma dominant, à la deuxième administration du BSRI. Ces faits semblent donc appuyer malgré tout l'utilisation de cette méthodologie. Elle demande néanmoins à être ré-évaluée. Il faut reconnaître que l'explication des premiers résultats par le phénomène de réaction est vraisemblable. La courbe de ces résultats peut s'expliquer par "l'effet boomerang". Car il semble que, après avoir d'abord refusé l'influence à laquelle ils étaient soumis, les sujets sont ensuite revenus à leur position initiale et ont enfin accepté de la reconsidérer et de la modifier. Notons finalement que les changements obtenus dans l'importance du schéma ont été conservés au post-test.

Différence entre les genres

Il est cependant intéressant de constater la différence entre les résultats des hommes et ceux des femmes du groupe expérimental. Les hommes ont réduit l'écart entre leurs scores de féminité et de masculinité à la deuxième administration du BSRI et cette diminution a été conservée lors de la troisième admi-

nistration qui avait lieu six semaines plus tard. Mais ils n'ont produit aucun changement à la description de la deuxième personne-cible, ni à leur deuxième auto-description. Malgré que l'hypothèse ait été supportée, les étapes préliminaires n'ont pas produit de résultats immédiats.

La courbe des résultats des femmes est différente de celle des hommes. En effet, comme les hommes, elles ont réduit l'écart entre leurs scores de féminité et de masculinité à la deuxième administration du BSRI. Mais, contrairement à eux, cet écart a continué de s'accentuer à la troisième administration du test et elles avaient produit significativement moins d'éléments contre-schématiques à la description de la deuxième personne-cible et en avaient produit significativement plus à leur deuxième auto-description. Les femmes ont réagi au discours à tendance contre-schématique des complices d'une façon qui, à première vue, semble incohérente.

Crane et Markus (1982) ont déjà souligné la différence entre les schématiques de féminité et les schématiques de masculinité dans leur façon de traiter l'information reliée au genre. L'hypothèse qu'on peut émettre suite à cette remarque et à la différence entre la courbe des résultats de chacun de ces deux groupes, c'est qu'il y a aussi asymétrie dans leur façon d'accéder à de nouveaux sois possibles. Ils semblent avoir des façons différentes de réagir, à court terme et à long terme, à

un discours contre-schématique ou à la disponibilité, dans l'environnement social, de schémas alternatifs. Puisque les sujets étaient tous schématiques de genre, il est vraisemblable d'expliquer ce phénomène par le fait que pour elles et eux, être une femme ou un homme est quelque chose de fondamentalement différent. Leurs efforts pour assumer et manifester cette différence (ou "l'obligation d'être différent") semblent se répercuter jusqu'au niveau cognitif, dans leur façon d'apprendre et/ou de changer.

En effet, dans le test de Bem, les attributs considérés comme masculins comprennent les items suivants: indépendant, défend ses croyances, autonome, assuré, personnalité forte, habiletés de leadership, se suffit à soi-même, dominant, individualiste et compétitif. Toutes ces caractéristiques ont en commun le fait qu'elles réfèrent à une certaine "résistance aux influences", sinon aux changements, à une plus grande capacité d'affirmation et, à la limite, à une certaine rigidité. Comme les complices avaient reçu comme consigne de véhiculer les éléments contre-schématiques d'une façon subtile et que l'échange ne durait que cinq minutes, il est possible qu'une telle façon de procéder soit moins efficace, à court terme, avec ceux que Markus appelle les schématiques de masculinité et qui sont, selon le BSRI, plus analytiques. Le fait qu'ils n'aient produit aucun changement, ni à la description de la deuxième personne-cible, ni à la deuxième auto-description ne peut s'expliquer

aussi clairement par le phénomène de la réactance. Un rapprochement s'impose cependant entre ces résultats et les conclusions de Eagly dans ses études sur les réactions des femmes et des hommes à une communication persuasive (Eagly, 1978; Eagly & Carli, 1981). Ces conclusions révèlent que, dans une interaction dyadique, les hommes ont moins tendance que les femmes à se conformer. Si les hommes se sont finalement conformés au discours proposé en diminuant l'importance de leur schéma de masculinité, il est possible que ce soit à cause d'un phénomène de dissonance cognitive (Festinger, 1957). Même s'ils n'ont pas réagi immédiatement au discours entendu, les idées véhiculées par ce discours ont sans doute fini par créer un inconfort qui a finalement été résolu par un changement d'attitude.

Quant à la courbe des résultats des femmes, elle semble plus incohérente. Elles ont en effet produit moins d'éléments contre-schématiques à la description de la deuxième personne-cible. Ce sont leurs résultats qui ont influencé les résultats moyens du groupe. C'est donc surtout pour expliquer leurs résultats que l'on peut référer à la théorie de la réactance et à l'effet boomerang. Car, de façon surprenante, ce sont elles qui ont aussi produit plus d'éléments contre-schématiques à leur deuxième auto-description. De plus, la diminution de l'écart observée à la deuxième administration du BSRI continue, pour elles, de s'accentuer à la troisième administration du test.

Ces résultats rejoignent les observations intéressantes de Belenky, Clinchy, Goldberg & Tarule (1986) sur le développement cognitif des femmes. Elles proposent un modèle épistématique dans lequel le mode d'apprentissage des femmes est considéré comme différent de celui des hommes. Alors que ces derniers sont plutôt portés vers la séparation et l'autonomie, les femmes ont un sens profond de la connection qui les amène à être plus inclusives, à croire davantage à l'inter-dépendance. Plus que les hommes, elles sont à l'écoute des autres, même pour construire leur soi. Les femmes qui sont à ce niveau, que les auteures appellent la connaissance reçue, adhèrent volontiers aux rôles sexuels traditionnels et tentent d'organiser leur définition d'elles-mêmes selon les attentes manifestées dans les rôles sociaux concrets et occupationnels. Même au niveau suivant, celui de la connaissance subjective, elles se permettent difficilement de transcender les stéréotypes. Pour ces femmes cependant, savoir écouter et savoir parler ont été des façons très importantes d'apprendre. Telles que décrites à ces deux niveaux du développement cognitif proposé par les auteures, ces femmes ressemblent beaucoup aux femmes schématiques de genre de Bem ou à celles que Markus appelle schématiques de féminité. Toujours selon Belenky et ses collègues (1986), elles n'ont pas encore achevé leur développement cognitif et n'ont pas atteint le niveau de la connaissance objective qui doit les mener à la connaissance construite ou intégrée. Cette constata-

tion rejoint la théorie de Bem (1985) qui, s'appuyant sur les théories du développement cognitif et de l'apprentissage social, précise que l'identification à un rôle sexuel n'est pas un phénomène immuable. Elle rejoint également la suggestion de Hurtig & Pichevin (1985) à l'effet que ce phénomène ne soit qu'une phase du développement:

Selon Martin & Halverson (1981), à partir d'un certain stade du développement cognitif, l'emprise du schéma de genre peut se relâcher, la définition de soi intégrer de nombreuses autres dimensions et être avant tout individuelle, ce qui permet l'accession à un répertoire de comportements plus large et plus flexible. (p.216)

Ces résultats, comme ceux des hommes, rappellent aussi les conclusions de Eagly (1978; Eagly & Carli, 1981) où ce sont les femmes qui semblent se conformer davantage à une communication persuasive, en interaction dyadique. Les femmes semblent donc plus malléables que les hommes, à court et à long terme. Elles réagissent immédiatement, même si ce changement va d'abord dans le sens d'un renforcement de leur position initiale, par un effet de réactance. Une fois amorcé cependant, le processus de changement continue, même si, cette fois, c'est plutôt dans le sens d'un changement de position, par un effet de dissonance. Il est vrai qu'au BSRI, on retrouve parmi les attributs dits féminins les items suivants: complaisant, compréhensif, compatissant, facile à duper, doux. Ces attributs ont en commun une notion d'ouverture, d'inter-dépendance et d'inclusion ou de malléabilité plus évidente. Ceci expliquerait les

différences de leurs réactions successives au discours des complices. Il semble donc pertinent d'envisager que la présence d'un schéma de féminité favorise un changement plus rapide et plus efficace ou soutenu.

Pour vérifier cette hypothèse, il serait indiqué de reprendre cette expérimentation en y incluant des androgynes et des pseudo-schématiques. Ceci permettrait de vérifier si l'inter-influence des schémas de soi, au moyen d'un court échange verbal, est un phénomène dont l'efficacité, immédiate et à long terme, n'est possible qu'avec des sujets qui disposent d'un schéma de féminité (ou d'expressivité).

Quant à la recherche de Deutsch & Mackesy (1985) dont la méthodologie utilisée ici s'inspirait, on peut dire que ses conclusions demandent à être réexaminées. En effet, si les sujets féminins ont réagi de façon à peu près identique aux sujets (féminins) de Deutsch & Mackesy, les hommes n'ont pas réagi de la même façon: leurs résultats suite à l'échange verbal en dyade n'étaient pas différents de ceux qui avaient précédé cet échange. Les conclusions de leur recherche ne peuvent donc vraisemblablement s'appliquer qu'aux femmes. Et encore faut-il mentionner que les femmes schématiques de genre de cette recherche n'ont pas reproduit les résultats des sujets de Deutsch & Mackesy à la description de la deuxième personne-cible. Il semble donc possible que l'inter-influence des schémas de soi

puisse se manifester de façon différente, selon l'importance du schéma en jeu et, peut-être, la quantité de schémas impliqués.

Méthode et mesure du changement

Il est également intéressant de remarquer que les perceptions des autres à propos d'une troisième personne, si elles nous sont communiquées, finissent éventuellement par influencer les nôtres, même dans un domaine schématique. Puisque les jugements sur le soi peuvent être influencés par la perception que les autres en ont, surtout dans les domaines aschématiques (Markus, Smith & Moreland, 1985), il semble bien que l'influence soit possible aussi quand les jugements portent sur quelqu'un d'autre et qu'il s'agit d'un domaine schématique.

Les résultats de cette recherche permettent d'ajouter aux conclusions de Markus & Kunda (1986). Celles-ci mentionnaient que les changements mineurs et subtils qui se produisent lorsque change le contexte des conceptions de soi qui entourent les éléments centraux du concept de soi peuvent être perçus par la mesure des temps de réaction, mais non dans le contenu des auto-descriptions. Il semble, selon les résultats décrits ici, qu'ils puissent se mesurer aussi lorsque le concept de soi est révélé par une définition de soi qui est mesurable (scores) et qui porte sur un domaine précis (le genre), même si ce domaine

est schématique, comme le permet le BSRI et comme c'était le cas pour les sujets de cette recherche.

Réconcilier Bem et Markus

Dans la première partie de ce mémoire, une tentative a été faite pour réconcilier les différends entre Bem et Markus. Suite aux résultats obtenus dans cette recherche, il convient de ré-examiner les propositions qui ont été faites en ce sens.

1) Comme Bem et Markus, les indifférenciés sont considérés comme des aschématiques de genre.

2) Comme Markus, mais contrairement à Bem, les androgynes sont considérés comme des schématiques de genre, entendu que pour eux et elles:

.1 le genre n'est, en soi, qu'une caractéristique individuelle comme les autres, qui se situe sur un continuum (modèle bipolaire);

.2 ils ne sont pas limités par le genre dans leur répertoire de comportements;

.3 le genre ne les influence pas dans leur façon d'évaluer l'environnement social, incluant eux-mêmes.

3) Quant à ceux que Bem appelle les schématiques de genre et que Markus appelle les schématiques de féminité ou de

mASCULINITÉ, ils sont considérés comme des schématiques des genres, entendu que:

.1 ces personnes disposent à la fois d'un schéma de soi, qui est celui de leur propre genre et qui a l'allure d'un incitatif, et d'un schéma du "non-soi" qui est à éviter (modèle orthogonal);

.2 pour elles, le genre apparaît comme une dichotomie et influence leur façon de traiter l'information sociale, y compris celle sur elles-mêmes;

.3 elles sont des experts dans le domaine du genre;

.4 elles sont limitées dans leur répertoire de comportements;

.5 elles sont capables de changement.

Ces propositions permettent de supporter aussi bien la théorie de Bem que celle de Markus. Elles tiennent compte aussi bien des définitions des schémas de soi que des conclusions des différentes recherches de Markus et de ses collègues en soulignant l'aspect dynamique du concept de soi, plutôt stable, mais capable de changements subtils et graduels, grâce à la malléabilité ou flexibilité des sois possibles, ces conceptions de soi qui gravitent autour des éléments centraux (schématiques). Elles considèrent également les explications de Bem et ses col-

lègues quant à l'adhésion à un rôle sexuel, au traitement schématique de genre et à leurs conséquences, en soulignant davantage le caractère non immuable de ce processus.

Ethique

Comme l'objectif de la recherche présenté à la population n'en était pas l'objet réel, et que cet objet réel impliquait un changement possible dans leur façon de penser, il est de mise de discuter l'aspect éthique inhérent à une telle situation. Les sujets du groupe expérimental ont été soumis à une communication persuasive à leur insu. Cette communication a eu un effet sur leur façon de penser dans un domaine qui était important pour eux. Il pourrait y avoir là quelque chose de subversif. C'est une façon de procéder qui peut sembler contraire à l'éthique. Il faut cependant reconnaître que la situation d'échange verbal en dyade en est une à laquelle toute personne est régulièrement exposée. Dans ce sens, les sujets pouvaient conserver leur esprit critique et, éventuellement, résister à une telle communication. De plus, si les changements obtenus sont significatifs quant à l'hypothèse, il ne faut pas oublier que ces changements ont davantage eu lieu au niveau du sous-ensemble des sois possibles et peuvent n'être que temporaires. Ces sois possibles ont été rendus disponibles pour les sujets qui en disposeront par la suite d'une façon qui n'est pas prévisible. Chacun et chacune est déjà retourné(e) à son milieu

social habituel qui peut être très différent du milieu créé par l'expérimentation. En d'autres mots, il est plus vraisemblable d'envisager que la situation expérimentale a fourni, et non imposé, aux sujets des façons différentes de penser et que ceux-ci, après les avoir considérées, ont toute liberté de les conserver ou de les rejeter. Il ne faut pas oublier que le soi, tel que présenté par Markus & Wurf (1987), est dynamique et capable de changement en tout temps, et non seulement en situation expérimentale.

Limites

Quant à savoir si les sujets ont pu soupçonner le sens "anti-schématique" de la communication et avoir ainsi influencé les résultats, la réponse probable est "non". Ils ont été invités à se prononcer sur ce qu'ils avaient cru comprendre de l'expérience. Leurs réponses témoignent du fait qu'ils n'en avaient rien soupçonné. Un sujet reconnaissait: "l'échange verbal devait avoir une certaine importance, mais je ne peux en dire plus". Puisque l'objet de la recherche leur avait été présenté comme "la formation d'impression", il n'est pas vraiment étonnant qu'un échange verbal semble prendre une signification particulière. Il est même étonnant qu'un seul sujet l'ait réalisé. Il semble donc que les sujets aient été suffisamment "naïfs" pour que les résultats de l'expérience méritent d'être considérés.

Quant à l'efficacité des complices, compte tenu de la différence des résultats selon le sexe, il est pertinent de se demander si les complices masculins ont été aussi efficaces que les complices féminines. Si chaque complice avait eu à intervenir un plus grand nombre de fois, il aurait été possible de mesurer l'efficacité de chacun, en fonction des résultats moyens de leurs différents partenaires. L'exécution d'une recherche du même genre avec un nombre suffisant de sujets assignés à chaque complice permettrait de mesurer l'importance et la qualité de cette variable.

Il est également possible, comme mentionné plus haut, que les schématiques de masculinité soient moins perméables à une courte communication dyadique. Peut-être conviendrait-il d'explorer davantage leur mode privilégié de changement.

Conclusion

S'il est intéressant de constater jusqu'à quel point les schématiques des genres réagissent différemment à l'influence d'un discours à tendance contre-schématique, la conclusion la plus importante reste cependant la démonstration que le traitement schématique de genre n'est pas immuable, qu'il est possible d'intervenir sur ce processus et d'en influencer le cours, en modifiant temporairement le contexte social. Ceci confirme les théories de Bem et Markus et permet d'envisager la

possibilité de vivre un jour dans une société aschématique de genre où, pour reprendre les mots de Bem (1985):

le réseau d'associations qui constitue le schéma de genre devrait être de plus en plus limité et notre société devrait diminuer son insistance sur l'importance fonctionnelle et omniprésente de la dichotomie de genre. (...) Les distinctions de genre qui resteraient pourraient être perçues - peut-être même chères - mais elles ne fonctionneraient plus à la façon de schémas impératifs... (p.222).

Appendice A

Matériel d'expérimentation

ETUDE SUR LA FORMATION D'IMPRESSIONS
SELON LES VARIABLES: AGE, SEXE, PERSONNALITE.

NOM _____

NUMERO _____

Ce numéro vous est attribué pour deux raisons principales:

- pour assurer une plus grande confidentialité;
- pour faciliter le traitement informatisé des données.

Pour ces raisons, je vous demande d'identifier chacune de vos feuilles-réponses par le numéro qui vous est attribué.

MERCI.

NUMERO _____

1. INSCRIVEZ CI-DESSOUS DIX TRAITS DE PERSONNALITE QUI VOUS CARACTERISENT.

D.L. loge à la résidence universitaire pour la deuxième année consécutive. Comme responsable du comité des activités sociales de la résidence, ses idées originales pour les thèmes des soirées et la façon de les publiciser sont grandement appréciées. On déplore cependant son inaptitude à tenir compte des goûts et des idées des autres. Ses camarades apprécient cependant sa disponibilité pour les différentes tâches à accomplir pour l'organisation des activités.

En classe, on peut toujours compter sur sa collaboration quand il s'agit de consulter ses notes de cours, de lui demander des explications ou même de lui emprunter un livre ou une liste de références, quels que soient les besoins manifestés. C'est une personne qui sait également reconnaître l'aide que les autres peuvent lui apporter et n'hésite pas à y recourir quand il le faut.

D.L. est aussi membre d'un groupe qui s'appelle "Les ami(e)s des Personnes Agées". Les activités du groupe consistent à visiter une fois par semaine un centre d'accueil et à tenir compagnie ou distraire les bénéficiaires. Ces derniers apprécient sa façon de leur manifester ses sentiments et son atten-

tion. Sa foi dans les buts poursuivis par ce groupe est très forte et ses camarades apprécient autant que les bénéficiaires l'effet d'entraînement et de mobilisation suscité par son énergie. Jamais il ne viendrait à qui que ce soit de mettre sa sincérité en doute.

D.L. occupe en emploi à temps partiel dans une bibliothèque. Ses patrons savent qu'ils peuvent avoir confiance en la façon dont seront acquittées les tâches qui lui sont confiées. Ses camarades de travail apprécient également son humeur agréable et sa facilité à sourire, même si on doit souvent lui prodiguer des conseils et lui apporter de l'aide dans l'exécution de ses tâches.

Dans ses moments de loisirs, D.L. aime laisser libre cours à sa spontanéité et fait preuve de flexibilité. Ses goûts sont variés: c'est tantôt l'alpinisme ou le saut en parachute, tantôt le retour à des activités plus "jeunes" comme de simples réunions de groupe pendant lesquelles on chante en choeur, on se raconte des histoires et on s'amuse ensemble.

Pendant l'année académique, D.L. retourne dans sa famille à deux ou trois reprises seulement. Ses visites se font de plus en plus rares. Sa vie est maintenant bien organisée et très active dans son nouveau milieu, de sorte que le besoin de ce retour aux sources ou au confort du foyer familial lui sem-

ble superflu ou même inexistant. Le moment de ses visites, ainsi que la durée de son séjour, sont souvent l'objet de surprises. Et ses séjours sont souvent l'occasion de nombreuses et longues sorties qui ont comme résultat que les siens bénéficient peu de sa présence et encore moins de son aide dans la maison. Au contraire, sa présence occasionne surtout un surplus de travail et est parfois plutôt dérangeante.

NUMERO _____

2.2 Donnez les principaux traits caractéristiques de la personne dont vous venez de lire le portrait.

De préférence, utilisez un mot ou une expression courte plutôt qu'une phrase descriptive, chaque fois que ça vous est possible.

A.P. manque rarement un cours. Sa présence y est souvent remarquée à cause de ses nombreuses interventions. Il en résulte souvent, après le cours, des discussions enflammées pendant lesquelles ses idées sont exprimées et défendues avec vigueur. Ses camarades en arrivent même à critiquer sa voix forte, son langage plutôt dur et son attitude empreinte de vanité.

Ses co-locataires apprécient de n'avoir jamais à faire les choses à sa place. Que ce soit pour ses repas, la vaisselle ou le ménage, les tâches qui lui reviennent sont faites quand il le faut, la plupart du temps. Il lui arrive même d'aider les autres à faire les leurs, si jamais le besoin est manifesté. C'est un fait que si l'on a besoin d'un service, on sait qu'on peut généralement compter sur son aide.

Lors de ses séjours dans sa famille, c'est une personne qui semble incapable de se débrouiller sans l'aide des autres, que ce soit dans la maison ou dans ses sorties. La plus grande partie de son temps est consacrée à jouer et à amuser ses neveux et ses nièces. Tous admirent sa grande délicatesse dans ses rapports avec les enfants.

Ses loisirs préférés sont la sculpture et la peinture. Pratiquées de façon solitaire, ces activités lui apportent tellement de satisfaction qu'il lui arrive de penser en faire une carrière, de dépasser les artistes les plus en vue, de se faire un nom et une réputation. Et les chances sont de son côté car son oeuvre est déjà remarquée par sa grande sensibilité qui laisse transparaître la chaleur qui caractérise l'artiste. On y voit que l'artiste est une personne heureuse.

Membre du "Mouvement pour la Paix dans le Monde", sa loyauté à ses camarades, au mouvement et à la cause est grandement appréciée. Son attitude y est plutôt effacée et celle d'une personne consciente: travailler de façon efficace pour promouvoir la paix lui semble plus important que tout et bien faire son travail au sein de l'équipe lui semble plus important que de prendre une position remarquée et privilégiée.

A.P. travaille une journée par semaine dans un centre hospitalier. Dès son arrivée, on lui remet la liste de ses tâches pour la journée. On sait qu'elles seront exécutées sans faute, sans qu'il y ait besoin de supervision ou de venir à son aide. Ses confrères et consœurs de travail déplorent cependant son manque de compréhension quant à leurs propres situations et leurs propres limites, mais reconnaissent sa bonne volonté pour rendre service.

NUMERO _____

3.2 Indiquez les principaux traits caractéristiques de la personne décrite dans le deuxième texte et dont vous venez de discuter avec votre partenaire.

NUMERO _____

4. Voici dix traits qui me caractérisent.

(La deuxième administration du BSRI suivait cette deuxième auto-description.)

NUMERO _____

J'aimerais maintenant que vous répondiez au questionnaire suivant. Les consignes y sont claires. Je ne pense pas avoir à vous les expliquer.

5.1 Indiquez dix traits qui décrivent votre partenaire et cotez les selon l'échelle suivante:

- (1) vraiment comme moi;
 - (2) assez comme moi;
 - (3) un peu comme moi;
 - (4) un peu différent de moi;
 - (5) assez différent de moi;
 - (6) opposé à moi.

TRAITS

COTE

NUMERO _____

5.2 Aimez-vous votre partenaire? (encerclez)

1 2 3 4 5 6 7

BeaucoupPas du tout

5.3 Pensez-vous avoir plu à votre partenaire? (encerclez)

1 2 3 4 5 6 7

BeaucoupPas du tout

5.4 Encerclez la lettre devant l'énoncé qui compléterait le mieux la phrase suivante:

MON (MA) PARTENAIRE ET MOI ...

- (a) pourrions devenir des ami(e)s intimes;
- (b) pourrions devenir des ami(e)s;
- (c) pourrions devenir de bons copains (de bonnes copines);
- (d) pourrions probablement bien nous entendre;
- (e) pourrions difficilement nous entendre;
- (f) ne pourrions pas du tout nous entendre;
- (g) serions hostiles l'un(e) envers l'autre.

NUMERO _____

Indiquez en quelques phrases ce que vous croyez avoir perçu ou compris des buts et méthodes de cette recherche. Vous pouvez inscrire le mot RIEN, si tel est le cas, ou émettre les hypothèses qui vous viennent.

C'est la dernière étape de l'expérimentation. Je vous remercie de votre collaboration.

Comme il y a d'autres groupes qui doivent vous suivre, j'apprécierais que vous évitiez de discuter de cette expérience au moins pendant les deux prochaines semaines.

MERCI ENCORE.

(utilisez le verso si nécessaire)

Appendice B

Informations aux complices

(Ces informations étaient d'abord lues attentivement, puis faisaient l'objet d'une rencontre pendant laquelle l'expérimentateur commentait et expliquait plus à fond le rationnel de l'expérimentation.)

LE CONCEPT DE SOI, C'EST L'ENSEMBLE DES SCHEMAS DE SOI.
 UN SCHEMA DE SOI, c'est une généralisation cognitive qui porte sur le soi et qui origine d'expériences passées, qui guide et oriente le traitement de l'information sur soi. EXEMPLE= je suis une femme sexuée, une étudiante, une mère, une épouse, une amie, en contact avec moi-même, âgée de près de 40 ans, avec un surplus de poids. Ce sont des DOMAINES qui sont importants pour moi. Ce sont donc des aspects que je remarque chez les autres.

LE SCHEMA DE GENRE est un schéma de soi. Si je suis schématique de genre, j'ai une personnalité masculine ou féminine, quel que soit mon sexe.

Pers. Fém.

Pers. Masc.

Sexe fém.	Sex-typed	Cross-sex-typed
Sexe masc.	Cross-sex-typed	Sex-typed

Si je ne dispose pas de ce schéma, je suis aschématique, soit androgyne (autant fém. que masc.), soit indifférencié (je me décris surtout avec des items neutres).

LE B.S.R.I. comprend 60 items: 20 masculins, 20 féminins et 20 neutres, qui me décrivent un peu (1) ou tout-à-fait

(7). Les résultats se calculent selon la médiane des attributs masculins et celle des attributs féminins et se lisent comme suit: si je me situe au-dessus des deux médianes: androgyne; au-dessus de la médiane de masculinité seulement: masculin; au-dessus de la médiane de féminité seulement: féminin; au-dessous des deux médianes: indifférencié.

Mes sujets sont des sex-typed: garçons masculins et filles féminines. Pour eux, le genre est un domaine important et ils s'identifient aux gens de leur propre sexe.

THEORIE DE BEM

Les sex-typed catégorisent l'environnement social selon le genre, lequel est constitué par le sexe d'un individu et les attributs qui caractérisent ou sont désirables pour les gens de ce sexe. EXEMPLE= les hommes sont indépendants, autonomes et athlétiques. Les femmes aiment les enfants, ont la voix douce et n'emploient pas de mots grossiers. Les schématiques de genre sont donc des gens qui pensent de façon stéréotypée. C'est le fruit d'un apprentissage: ça devrait donc pouvoir être modifié.

Dans ses recherches, Bem s'est arrêtée aux différences individuelles pour vérifier empiriquement les traits et attitudes qui différencient les schématiques des aschématiques et les personnalités féminines des personnalités masculines. Dans sa théorie, elle propose des moyens de prévenir ou d'atténuer

l'élaboration des schémas chez les enfants. Par exemple, en leur fournissant des schémas alternatifs, c'est-à-dire en leur donnant de l'information sur la biologie, le sexisme, les différences individuelles, etc. Puisque le schéma est quelque chose de cognitif, c'est donc au niveau cognitif qu'il faut intervenir.

Mon interrogation personnelle est la suivante: que peut-on faire chez les adultes? Puisque théoriquement, le schéma est susceptible d'être modifié ou désappris, comment pourrait-on y arriver?

Deutsch & Mackesy sont des chercheuses américaines qui s'intéressent aux relations d'amitié. Elles ont découvert qu'à force de se fréquenter et d'échanger, deux amies finissent par s'influencer mutuellement dans leur façon d'évaluer les autres. C'est un échange de critères: j'en prends des tiens, tu en prends des miens. En termes cognitifs, c'est l'inter-influence des schémas de soi.

Mais, dans l'amitié, il y a un aspect affectif évident. Si deux personnes qui ne se connaissent pas ont l'occasion d'échanger sur un thème précis quendant quelques minutes, y aura-t-il quand même "inter-influence des schémas de soi"? Voici la méthodologie qu'elles ont élaboré pour répondre à cette question.

Tous les sujets étaient féminins et devaient exécuter les tâches suivantes:

- 1- auto-description en dix traits
- 2- lecture du portrait d'une personne-cible
- 3- description des traits de cette personne-cible
- 4- lecture d'un deuxième portrait
- 5- échange en dyade sur cette deuxième personne-cible
- 6- description, individuellement, des traits de la deuxième personne-cible
- 7- deuxième auto-description
- 8- échelle de sympathie

RESULTATS

Les mots ou critères utilisés pour se décrire soi-même sont ceux qui servent aussi à décrire les autres (importance des domaines schématiques). Il y a donc une sorte d'équivalence entre les réponses des étapes 1 et 3. Après la manipulation que constitue l'échange en dyade, il y a modification des mots-critères, tant dans l'évaluation de l'autre cible que dans la deuxième auto-description. L'hypothèse de changement ou d'influence mutuelle est donc vérifiée. De plus, les résultats de la mesure de sympathie permettent de vérifier ou constater qu'il n'y a pas de corrélation entre le degré de sympathie et le niveau de changement obtenu. Ceci est important, car ça indique

que l'aspect affectif n'a pas joué et que les changements se sont effectués au niveau cognitif, ce qui rejoint la théorie de Bem. Je me suis donc inspirée de cette méthodologie pour concevoir la mienne.

Mon hypothèse va plus loin et prétend que les changements de critères obtenus devraient transparaître dans le profil des réponses au B.S.R.I. J'ai administré le B.S.R.I. à ma population à la mi-septembre. J'ai choisi mes sujets chez les sex-typed. Voici ce qu'ils auront à faire:

- les huit étapes de Deutsch et Mackesy
- nouvelle administration du BSRI
- commentaires.

INFORMATIONS SUR LA TACHE DES COMPLICES

1- N'oubliez pas que vos partenaires, les sujets réels, sont des sex-typed et que, pour eux, les attributs masculins sont importants, pour elles, les attributs féminins sont importants.

2- Votre rôle est d'amener les sujets féminins à voir davantage les attributs masculins et d'amener les sujets masculins à voir davantage les attributs féminins. Voici comment j'aimerais que vous le fassiez: laissez, si possible, votre partenaire s'exprimer en premier. D'abord parce que c'est lui (ou elle) le sujet réel. Ensuite parce que ça évitera probablement qu'il ou

elle n'ait l'impression que vous voulez lui imposer vos idées (n'oubliez pas que vous êtes plus avancés dans vos études et, en général, plus âgés). Enfin parce que ça vous permettra de vérifier ce que ce sujet a surtout remarqué de la personne-cible et d'ajuster vos commentaires en conséquence. Ca pourra également vous permettre de parler le même niveau de langage que lui (ou elle).

Votre rôle est, pour les garçons, de faire ressortir les éléments féminins et, pour les filles, de faire ressortir les éléments masculins. Il est très important cependant que vous ne perdiez pas votre crédibilité face au sujet. N'oubliez pas que ce sont des sex-typed et que pour eux les attributs de leur sexe sont importants. Il ne faut donc pas les négliger. Je vous suggère donc de formuler vos interventions de la façon suivante:

(pour les garçons) "Cette personne me semble indépendante, mais aussi très chaleureuse."

(pour les filles) "Cette personne me semble bien douce, mais semble aussi avoir des qualités de leadership."

Naturellement, vous allez éviter d'utiliser toujours la même formulation. Il n'est pas non plus nécessaire de toujours faire ressortir les deux aspects. Mais le but est de garder

votre crédibilité, d'accepter les idées-mots-critères du sujet et d'y ajouter les vôtres.

DEROULEMENT DE L'EXPERIMENTATION

<u>TACHES DES SUJETS</u>	<u>TACHES DES COMPLICES</u>
1. Auto-description	Vous faites la même chose.
2. Lecture du premier portrait.	Vous avez le même les 2 fois.
3. Description de la première personne-cible.	Vous pouvez vous pratiquer à lister les attributs de chaque genre, de mémoire.
4. Lecture du deuxième portrait.	Vous relisez le texte.
5. Echange en dyade.	Faites ressortir subtilement les aspects complémentaires.
6. Description de la 2 ^e personne-cible.	Ecrivez un compte-rendu de votre échange.
7. 2 ^e auto-description.	Continuez la tâche précédente ou faites part de vos commentaires.
8. Echelle de sympathie.	A partir d'ici, il s'agit d'avoir les mêmes comportements que les sujets, afin de ne pas éveiller les soupçons.
9. BSRI	
10. Commentaires.	

MERCI DE VOTRE COLLABORATION

Je veux exprimer ma reconnaissance et ma gratitude les plus sincères à monsieur Michel Alain, Ph.D., qui a bien voulu accepter de superviser les différentes étapes de la préparation et de la rédaction de ce mémoire. Malgré son absence pendant cette année sabbatique, son support et son assiduité m'ont permis de mener à terme cette recherche sans aucune perte d'intérêt ou de motivation. Je le remercie donc de son appui et de sa collaboration constante.

Références

- ALAIN, M. (1987). A French Version of the Bem Sex-Role Inventory. Psychological Reports, 61, 673-674.
- ANDERSEN, S. M., BEM, S. L. (1981). Sex Typing and Androgyny in Dyadic Interaction: Individual Differences in Responsiveness to Physical Interaction. Journal of Personality and Social Psychology, 41, 74-86.
- BARTLETT, F. C. (1932). Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology. Cambridge: Cambridge University Press.
- BELENKY, M. F., CLINCHY, B. M., GOLDBERGER, N. R., TARULE, J. M. (1986). Women's Ways of knowing. New-York: Basic Books.
- BEM, S. L. (1975). Sex Role Adaptability: One Consequence of Psychological Androgyny. Journal of Personality and Social Psychology, 31, 634-643.
- BEM, S. L. (1981). Gender Schema Theory: A Cognitive Account of Sex-Typing. Psychological Review, 88, 354-364.
- BEM, S. L. (1982). Gender Schema Theory and Self-Schema Theory Compared: A Comment on Markus, Crane, Bernstein and Siladi's Self-Schemas and Gender. Journal of Personality and Social Psychology, 43, 1192-1194.
- BEM, S. L. (1985). Androgyny and Gender Schema Theory: A Conceptual and Empirical Integration, in T.B. Sonderegger (Ed.): Nebraska Symposium on Motivation: Psychology and Gender, 32 (pp. 179-226). Lincoln University.
- BEM, S. L., LENNEY, E. (1976). Sex Typing and the Avoidance of Cross-Sex Behavior. Journal of Personality and Social Psychology, 33, 48-54.
- BEM, S. L., MARTYNA, W., WATSON, C. (1976). Sex-Typing and androgyny: Further explorations of the expressive domain. Journal of Personality and Social Psychology, 34, 1016-1023.
- BREHM, J. W. (1966). A theory of psychological reactance. New-York: Academic Press.

- CRANE, M., MARKUS, H. (1982). Gender Identity: The Benefits of a Self-Schema Approach. Journal of Personality and Social Psychology, 43, 1195-1197.
- DEAUX, K., WRIGHTSMAN, L. S. (1983). Social Psychology in the eighties. Monterey: Brooks/Cole Publishing Company.
- DEUTSCH, F., MACKESY, M. E. (1985). Friendship and the Development of Self-Schemas: The Effects of Talking About Others. Personality and Social Psychology Bulletin, 11, 399-408.
- EAGLY, A. H. (1978). Sex differences in influenceability. Psychological Bulletin, 85, 86-116.
- EAGLY, A.H., CARLI, L. L. (1981). Sex of researchers and sex-typed communications as determinants of sex differences in influenceability: A meta-analysis of social influence studies. Psychological Bulletin, 90, 1-20.
- FESTINGER, L. (1957). A theory of cognitive dissonance. Stanford, Calif.: Stanford University Press.
- FRABLE, D. E. S., BEM, S. L. (1985). If You Are Gender Schematic, All Members of the Opposite Sex Look Alike. Journal of Personality and Social Psychology, 49, 459-468.
- GIRVIN, B. (1978). The nature of being schematic: Sex-role self-schemas and differential processing of masculine and feminine information. Unpublished doctoral dissertation, Stanford University.
- HEAD, H. (1920). Studies in Neurology. London: Oxford University Press.
- HURTIG, M. C., PICHEVIN, M. F. (1985). La variable sexe en psychologie: donné ou construct? Cahiers de psychologie Cognitive, 5, 187-228.
- MARKUS, H. (1977). Self-Schemata and Processing Information about the Self. Journal of Personality and Social Psychology, 35, 63-78.
- MARKUS, H., CRANE, M., BERNSTEIN, S., SILADI, M. (1982). Self-Schemas and Gender. Journal of Personality and Social Psychology, 42, 38-50.
- MARKUS, H., KUNDA, Z. (1986). Stability and Malleability of the Self-Concept. Journal of Personality and Social Psychology, 51, 858-866.

- MARKUS, H., NURIUS, P. (1986). Possible Selves. American Psychologist, 41, 954-969.
- MARKUS, H., SMITH, J. (1981). The Influence of Self-Schema on the Perception of Others, in Cantor, N. & Kihlstrom, J.F. (Eds): Personality, Cognition, and Social Interaction (pp. 233-262). Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum Associates.
- MARKUS, H., SMITH, J., MORELAND, R. L. (1985). Role of the Self-Concept in the Perception of Others. Journal of Personality and Social Psychology, 49, 1494-1512.
- MARKUS, H. & WURF, E. (1987). The Dynamic Self-Concept: A Social Psychological Perspective. Annual Review of Psychology, 38, 299-337.
- MARKUS, H. & ZAJONC, R. B. (1985). The Cognitive Perspective in Social Psychology, in Lindzey, G. & Aronson, E.: The Handbook of Social Psychology, 1, (pp. 137-230). New-York: Random House.
- MASLOW, A.H. (1954). Motivation and Personality. New-York: Harper.
- WALKUP, H. & ABBOTT, R. D. (1978). Cross-validation of item selection on the Bem Sex Role Inventory. Applied Psychological Measurement, 2, 63-71.